

V

19 - 23 août

La faune de Casablanca. - Petites et grosses bêtes. - Concerts nocturnes. - Le bon tirailleur. - Les 50.000 francs du commandant Mangin. - La première offensive. - Une colonne en marche. - Sur la crête. - Salut à la balle. - Le légionnaire facétieux. - La balle de chance et la balle de guigne. - Il y a aussi la balle neutre. - En buvant son café. - Le capitaine K. et le lieutenant Raymond. - Deux poches percées pour une blessure. - Les nuits de Casablanca : fusillades et incendies. - Casablanca sous la lune. - Un marché sous mes fenêtres. - La première *Marseillaise*. - Mouley-el-Amin demande qu'un croiseur lui ramène ses femmes. - Le Maghzen enchanté. - La déconvenue de 60 Marocains. - 2.000 cavaliers pour forcer la ville.

Lundi 19 août.

Les terrifiantes imaginations du *Jardin des supplices* d'Octave Mirbeau me semblent jeux d'esprit à côté des réalités diurnes et nocturnes de Casablanca.

La faune de Casablanca est, certes, un des grands phénomènes de la nature. Les mouches, les moustiques, les puces et les chiens de Casablanca sont quelque chose d'exceptionnel et de raffiné, sans analogue dans l'histoire de l'Inquisition, et je vois bien que nul encore n'a aperçu à quelle perfection de cruauté satanique peuvent atteindre ces bêtes médiocres. Chacun dans sa partie, chiens, moustiques, puces et mouches, innombrables comme le sable de l'Océan, farouches comme une tribu de la Chaouïa, ont une puissante capacité tortionnaire ; mais leur fédération forme un assemblage unique, un fléau monstrueux, sans faiblesse et sans tare.

Il s'exerce continûment, et, comme il a besoin, lui, du repos et du répit qu'il refuse à ses victimes, il s'est partagé entre les jours et les nuits. Le jour, la ville blanche apparaît voilée sous l'extravagant tourbillon de mouches que le sang et la pourriture y ont appelées du fond de l'horizon, et qui s'y reproduisent avec une furie sans pareille. La nuit, le dard des moustiques prend le service, et, en même temps, sitôt que la ville s'endort, retentit à travers les ruelles et les impasses un effroyable charivari. Ce sont mille, dix mille, des myriades de billons de chiens errants, que vous avez vus, dans la journée, paisiblement allongés au bas d'une muraille ou pointant leurs museaux dans les immondices, qui soudain tiennent meeting. L'un a commencé d'un ton plaintif et sombre; un autre lui répond avec éclat; une voix sonore intervient à son tour; et bientôt, des quatre coins de la ville, et de la campagne aussi, monte, grandit, s'épanouit et s'étale, dans la nuit impassible, la clameur formidable d'une cacophonie sans nom.

Et cela ne s'arrête pas. Cela ne s'arrête pas une fraction de seconde, jusqu'au moment où reparaît le soleil ! Supplice indicible et affreux ! Entre les moustiques, les puces et les chiens, que de nuits blanches j'ai déjà passées ! Combien de fois ai-je pris mon revolver pour descendre dans la rue et procéder à des exterminations !... Mais à quoi bon ? J'allais contrister le commandant Mangin, car chaque coup de fusil tiré dans la nuit déchire sa propre chair, et, quand j'aurais tué un chien, j'aurais fait le geste de l'enfant qui, avec un seau, penserait épuiser la mer. Alors je me penche à ma fenêtre, et, dans les ténèbres, apostrophant le factionnaire qui veille en bas, je crie :

- Eh bien ! tirailleur, qu'est-ce que tu fais ?.. Tu n'entends pas les chiens ?
- Quoi tu veux moi faire ?

- Tue-les avec ta baïonnette !

Il rit d'un gros rire puéril :

- Oh ! Oh ! lui pas vouloir. Lui sauver, loin, loin.

Mais j'insiste, et le bon tirailleur, docile, fait: Chit, chit, chit... Br, br, br....; une pierre roule sur le pavé; une bête détale, et, cinquante mètres plus loin, va se poster pour reprendre sa partie interrompue;

*

* *

Le commandant Mangin montre un visage épanoui. Une heureuse fortune le dilate: il vient de découvrir cinquante mille francs, ses premiers fonds.

Il est administrateur de la ville. Il a fait relever et enterrer les cadavres qui en infectaient les rues, il recrute des corvées qui la balayent et la nettoient méthodiquement, il travaille à l'assainir et à l'organiser; mais tout cela coûte, et il est sans argent. Il a acheté des balais, des seaux, commandé un tonneau d'arrosage, mais à crédit, et il se lamentait de sa misère. Voilà qu'il apprend ce matin qu'il y a quelque part, entre les mains de quelque oumana, un chèque de cinquante mille francs, envoyé par le maghzen avant les troubles, et il a décidé de s'en saisir. Il était temps, car le fonctionnaire qui le détient était sur le point de le percevoir à la banque. Ce personnage est discret, et ne se fût point hâté à coup sûr d'en informer ni le commandant ni ses balayeurs.

Voilà l'envers des choses. Quand les journaux vous informent que l'on nettoie et que l'on administre Casablanca, vous ne vous doutez pas que l'officier chargé de ce soin est à peu près dans la situation d'une ménagère dont la bourse est vide, et qui fait son marché à crédit.

*

* *

En compensation de son allégresse, le commandant Mangin est possédé par un sujet de tristesse. Depuis quelque temps, il n'était pas de jours où il ne reçût des indigènes qui venaient de l'intérieur pour reprendre la vie citadine. Il les accueillait avec des sourires, et, pour un peu, il leur eût fait fête. Il les employait incontinent à des corvées rémunérées et les conviait à faire revenir aussi leurs camarades, car il a justement hâte que la vie de nouveau circule dans Casablanca. Mais depuis quelques jours, ces rentrées ont à peu près cessé, et le commandant Mangin s'en inquiète. On en suppute les causes. Ne les cherchons point dans l'abstrait. Echappés à l'affaire du 18, les cavaliers marocains, rentrés dans leur camp, y ont raconté qu'ils avaient taillé en pièces les Français, et ce bruit s'est répandu à travers la Chaouïa. Alors, c'est bien simple, pour repeupler Casablanca, les indigènes attendent qu'elle ait été purifiée, et que leur soit épargné le contact des roumis.

Mercredi 21 août.

Il y a aujourd'hui deux semaines que le général a débarqué à Sidi-Bel-Yout., et, pour la première fois, il prend sérieusement l'offensive. Il faut bien qu'il dégage son camp, dominé à quinze cents mètres par une première crête en hémicycle, d'où les Marocains, la nuit et le jour, viennent tirer sur lui.

A une heure, il fait partir en colonne de reconnaissance trois compagnies de tirailleurs, du canon et des chasseurs. Il paraît qu'il en sera ainsi chaque jour désormais. La cavalerie s'ébranle

la première. L'infanterie la suit, disposée sur quatre colonnes prêtes à se former instantanément en carré. L'artillerie marche au milieu et se trouvera automatiquement au centre du carré.

Cette forme en carré est la grande invention de Bugeaud. Elle est devenue classique dans toutes les guerres coloniales. Les quatre côtés du carré, pour le moment parallèles, s'avancent lentement vers les crêtes. Le général a déterminé son objectif, qui est à gauche du camp, non loin de la mer. Une fois arrivé là, il fera par file à droite, et, suivant la crête, décrira un vaste arc de cercle qui dégagera ses avant-postes. Mais il marche avec prudence. Non loin de lui, une ferme blanche pourrait abriter des Marocains. Certains champs sont entourés aussi d'épaisses haies de cactus aigus, barrières impénétrables à l'infanterie autant qu'à la cavalerie.

- Faites halte ! crie le général à l'officier qui dirige.

Les deux pièces d'artillerie de montagne, descendues de leurs mulets, sont montées et mises en batterie, avec une rapidité et une simplicité qui m'émerveillent; les caissons sont amenés et ouverts, et, en moins de cinq minutes, toutes deux ensemble crachent leur mitraille, l'une sur la ferme, l'autre sur les cactus. Deux, trois, quatre fois elles recommencent. À l'oeil nu, les murs blancs apparaissent maintenant marqués de larges plaques noires qui sont des trous, et les haies de cactus, fauchées, ne montrent plus que des moignons à fleur de terre. Rien ne bouge.

- En avant, alors ! fait le général.

La troupe repart. Nous arrivons sur la crête, dans la direction de Sidi-Moumen. Toutes les jumelles plongent dans la campagne. Des champs gris, ou blancs, ou rouges, d'une impalpable poussière de brique qui pénètre tous les vêtements; des jardins d'aloès; de petites masses blanches, enfouies dans la verdure et isolées, sont des fermes, que des kilomètres séparent; un terrain vallonné montre, jusqu'à l'horizon bas, une succession de crêtes molles, pareilles à celle où nous nous trouvons. Entre elles, on devine des contrebas propices à dissimuler des masses de cavalerie. Le général Drude est prudent: provisoirement il n'ira pas plus avant.

Nous filons sur la droite. Dans le lointain, galopent furieusement des cavaliers, dont les vastes burnous, vus à la lorgnette, flottent au vent de la course. Ils sont isolés: poudre perdue que de tirer sur eux.

...Zzzz... zzz... zzz... C'est une balle, deux balles, trois balles. Au premier sifflement, je me suis écrié naïvement:

- Tiens! qu'est-ce qu'on entend ?

Un officier s'est mis à rire :

- Vous n'avez donc pas vu les têtes qui se baissaient ? C'est le salut à la balle.

Phénomène en effet singulier. Ce qu'on appelle le sifflement de la balle est bien plutôt un ronflement aigu, qui, en une inappréciable fraction de seconde, semble surgir de l'air, se gonfler, décroître, puis s'y enfoncer de nouveau, comme fait, dans l'ordre visuel, une étoile filante. On le perçoit au-dessus de soi, ou à droite, ou à gauche, et les hommes les plus braves, officiers ou soldats, de ceux qui ont fait la guerre en dix colonies et en virent bien d'autres, d'instinct courbent la tête ou l'inclinent de côté.

Les hommes n'ont pas bronché. Tirailleurs et légionnaires continuent de marcher, sans qu'une hésitation ait suspendu leur pas. Beaucoup parmi eux entendent cependant pour la première fois cette chanson triste de la mort sournoise. J'ai vu souvent, le matin, aux alentours du camp, des caporaux de la légion qui instruisaient des escouades ; c'étaient des recrues, arrivées récemment au dépôt du régiment et embarquées en hâte pour Casablanca. Mais une flamme étrange a brillé dans leurs yeux. Tous, maintenant, au lieu de regarder le sol, de l'oeil

mélancolique des vaincus de la vie, plongent avidement, tout en marchant, leurs regards sur l'horizon. Les tirailleurs aiment la poudre, qui est l'accompagnement de la fantasia et saoule leurs âmes farouches et puérides; les légionnaires, ferment de tous les résidus sociaux, aiment les aventures et le sang, et il en est ici de grisonnants, hâlés et barbus, qui font la guerre depuis quinze ans.

Mais un petit sec, qui a les lèvres minces et l'oeil bleu, vient d'enlever son casque en grande cérémonie, et, à la balle qui, s'enfonçant dans le sol, avait soulevé un peu de poussière à trois pas de lui, il a fait avec politesse:

- Mes respects, mademoiselle !

L'officier l'a entendu, et, s'approchant, lui donne une tape sur l'épaule:

- Tu es un brave garçon.

Mais lui, orgueilleux et tout de suite dressé :

- Pas besoin de le dire pour qu'on le sache !

- Vous voyez comme ils sont commodes ! me dit l'officier, revenu vers moi.

De nouveau, la colonne s'arrête. En un instant, deux des files, s'étant repliées à gauche et à droite, ont formé le carré - qui est cette fois un losange, mais le carré de Bugeaud n'est pas nécessairement rectangulaire, - et les hommes se couchent, fusil en avant. Les tirailleurs portent le turban et la large culotte de zouaves; les légionnaires sont coiffés du casque; tous, vêtus de toile blanche, font, du bout de l'horizon, sur les champs rouges, une cible magnifique, et l'on se demande pourquoi nous nous obstinons à habiller nos soldats coloniaux d'un blanc qui ne l'est que de loin et qui, de près, devient, après un jour de manoeuvres, quelque chose d'innommable, alors que le kaki, plus propre, les dissimulerait davantage.

Zzzz... zzz... La musique continue. Les officiers ont mis pied à terre. Certains sont debout, certains s'appuient au sol sur un genou. Le général est tout droit, la lorgnette aux yeux, indifférent à tout ce qui l'entoure, tendu vers le point qui le menace. L'ennemi s'est enhardi.

Du fond des vallonnements, il a surgi par troupes qui, maintenant, cavalcadent à bonne distance. L'artillerie les balaye. Ils reviennent. L'artillerie, de nouveau, les fauche. Ils sont audacieux, et s'avancent, pareils à des dieux invincibles. Ils tombent pourtant, et l'on voit des chevaux sans maîtres qui galopent éperdument à travers la campagne. La *Gloire* s'est mêlée à la fête, et, de la mer, envoie au-dessus de la tête des assaillants de terribles shrapnells.

Notre infanterie donne peu. C'est la méthode du général Drude, qui canonne l'ennemi à longue distance, afin d'épargner la vie de ses hommes. Elle tire cependant, et le tir de l'adversaire ne l'ébranle point.

Cela dure toute l'après-midi. On avance, on s'arrête, on tire, on repart, on se remet plus loin en position, et, à cet exercice, il a fallu quatre heures pour parcourir huit kilomètres. Enfin l'ennemi, incapable de nous entamer, a disparu. Le champ est libre. Nous l'occupons immobiles, les feux arrêtés, afin de bien marquer notre supériorité. Mais il est six heures, il faut rentrer, et l'on se replie.

L'affaire ne nous a coûté que quelques blessés. Tirailleurs et légionnaires, l'arme à la bretelle, regagnent leurs tentes. Ils échangent leurs impressions; dans les récits des légionnaires, il y a toujours un certain « bicot », c'est un Marocain - qui a reçu ça dans le ventre, « en plein, mon vieux », et qui a fait, du haut de son cheval, une fameuse culbute. L'escouade se tord, et il s'en trouve un pour conclure, avec un fort accent allemand : « C'était rigolo ! » Le tirailleur est plus silencieux; mais si vous l'interrogez, il montre ses dents et fait de grandes protestations contre le

« Marôcco », qui « la bien fouti lé camp, quand li tirailleur il a tiré dessus la balle ». Les voici dans le camp. Ils posent leurs armes, se débarrassent de leurs cuirs, enlèvent leurs bourgerons, s'étendent sur le dos en aspirant l'air doux: c'est bon de se reposer... Mais le sous-officier est sur eux: « Allons ! ouste dans la cagna ! Vos fusils, c'est-y moi qui vas les nettoyer ? » Et l'on frotte, polit et fourbit. Puis c'est la soupe. Puis huit heures viennent. On dort. Pendant ce temps, il y a à l'ambulance un pauvre bougre à qui le docteur Poulain coupe une jambe...

Jeudi 22 août.

Je viens seulement de comprendre qu'une balle de guerre a une valeur objective, et qui comporte des nuances nombreuses. Il y a de bonnes et de mauvaises balles, les balles de chance et les balles de guigne, et il y a les balles neutres, les ratées. La mauvaise balle est celle qui vous tue. La pire vous fracasse un membre et vous estropie pour la vie, ruinant votre carrière, vos ambitions, vos espoirs, décevant votre courage, affligeant vos proches. La bonne balle vous perce dans le corps un trou bénin, n'atteint aucun organe principal et vous pose, au départ, sur les poignets, un galon supplémentaire. Ce sont les hasards de la guerre. Chacun y court sa chance, et la chance est femme, je veux dire capricieuse, car la mauvaise balle, illogique et injuste comme le destin, s'amuse parfois à aller surprendre un combattant débonnaire, qui pensait avoir des raisons d'aimer la vie, tandis que la bonne balle se manifestera à point nommé pour servir l'ambition d'un téméraire qui eût mérité la pire.

Le capitaine K..., de la légion, est certes un brave officier. Il a montré son courage en de multiples combats. Mais ce n'était pas son tour de marcher hier, et, tandis que ses camarades, ses chefs, son général s'escrimaient sur les crêtes, lui, debout non loin de sa tente, dégustait tranquillement son café, en compagnie d'un médecin major et de quelques officiers. Il était gai et plaisantait. Tout à coup, ZZ-ZZoo., sa tasse lui échappe des mains, et il fait « oh! ». Il vient de recevoir dans le bras une balle perdue. On s'empresse, on le conduit à l'ambulance, on l'examine, on le panse. Par grand bonheur, l'os n'était pas atteint, et le chirurgien assure que, dans quinze jours, après des soins destinés à réparer un muscle lésé, le capitaine K... ne se souviendra plus de sa blessure. Voilà une bonne balle¹.

Le lieutenant Raymond, officier interprète, appartenant à l'état-major du général Drude, est aussi le plus galant homme et le plus courageux militaire qui soit. Je l'ai vu tout debout, avec son grand corps mince, qui fait cible, en des lieux dangereux, et sa moustache ne tressaillait même pas. Lui non plus n'était pas de service hier, et il se promenait dans le camp, les mains aux poches de son pantalon kaki, dans une attitude qui lui est familière. Soudain, il sent à l'aîne quelque chose comme un coup de fouet, et, en même temps, il reçoit un choc sur le pied. Il se penche. C'est encore une balle perdue qui, à bout de souffle, l'a frappé, sans même percer son pantalon, et vient de tomber devant lui... Il la ramasse et la contemple... Voilà une balle déplorable. Plus vigoureuse, elle pouvait le tuer ou lui faire une blessure affreuse, et le priver peut-être d'une jambe. A demi-morte déjà, elle l'a marqué à peine et ne figurera même pas sur son livret, car seules y sont admises les balles qui ont déchiré les chairs et fait couler le sang.

Le lieutenant Raymond a eu de la chance de s'en tirer avec une douleur de quelques jours; ajoutez deux cents grammes à la force de pénétration de la balle, sa chance était doublée.

Cette journée fut, du reste, celle des balles cocasses. Une autre, malheureusement moins bénigne, s'est encore signalée, dans le camp même, par son humeur farce. Elle entre dans la

¹ Le capitaine K... a été promu chef de bataillon.

poche du pantalon de l'ordonnance du général, qui rêvait devant la tente, puis en sort, sans le toucher, en perçant la toile du pantalon à l'endroit des boutons. L'homme avait senti contre sa cuisse un glissement rapide, et il se demandait ce qui venait de se passer dans son pantalon, quand soudain un cri retentit à côté de lui. La même balle, qui décidément affectionnait les poches, venait de pénétrer dans celle d'un de ses camarades; mais s'y trouvant bien cette fois, elle y était restée, en faisant au pauvre garçon une grave blessure.

*

* *

Les nuits de Casablanca sont bien plus vivantes que n'y sont les jours. Le jour, c'est la solitude et le silence. Les seuls êtres humains que l'on y aperçoive, ce sont des juifs faméliques qui rôdent et des soldats qui se hâtent. La nuit, nous avons de passionnés concerts pour la délectation de nos oreilles. Rythmant la fanfare des chiens, des coups de fusil retentissent aux quatre coins de la ville, isolément ou par séries joyeuses, comme des lutins en cavalcade.

Ils viennent des murs, où, chaque nuit, sont surpris des Marocains pillards et des espions, ou bien des rues, où quelque factionnaire espagnol transperce des ombres. Au consulat, où il demeure, le commandant Mangin sursaute dans son lit. Il est ici pour administrer. Il ne peut administrer que dans la paix. A tout prix, il lui faut donc une ville paisible. Une ville n'est pas en paix, quand on y tire des coups de fusil. Ce ne sont pas ces mousqueteries qui redonneront confiance aux indigènes du dehors et les ramèneront ici. Qui blâmera le commandant Mangin ? Aussi, pas un coup de feu qui échappe à son ouïe sensible. Le matin venu, il faut que les chefs de poste s'expliquent. Le commandant a son compte : jusqu'à la dernière balle, il exige que chacune donne ses raisons.

Nous avons aussi les incendies. Ce sont d'infects gourbis, détruits pour l'assainissement général, qui achèvent de brûler. Ou c'est le feu qui soudain enveloppe une maison lointaine. Qui dira quels hasards ou quelles mains l'ont allumé ? Par les nuits d'étoiles, c'est un beau spectacle, du sommet des terrasses, que ces grands foyers de lumière pourpre qui bat les blanches façades, et, marée des ténèbres, déferle en flots d'or dans les profondeurs du ciel. A l'orient, la *Gloire* envoie sur les campagnes le jet rigide de son phare, qui frise le mur de Sidi-Bel-Youst et se disperse en éventail au bout de l'horizon, et ces lumières éclatantes qui fendent la nuit, c'est, dans les aboiements et les fusillades, de la vie ardente, tragique et pleine.

Ce soir, la lune étale au-dessus de nos têtes sa majesté douce. La terrasse de l'Hôtel de France, où je suis venu m'installer dès que l'acariâtre Mme Cavaillé a pu le débarbouiller de son sang coagulé et boucher l'éventrement de ses portes, est la plus haute de la ville, et j'y monte souvent. Les bruits qui y accèdent semblent lointains et atténués, et c'est de là, par des nuits pareilles à celle-ci, qu'il faut venir regarder Casablanca.

En vérité, elle est belle, inondée ainsi de lumière bleue. Mais je ne m'y fie pas, et mon impression du large subsiste en moi. La lune d'Orient qui coule sur des terrasses blanches, argente au passage un balustre, s'attarde au front d'une maison, plonge dans une rue solitaire, se glisse par une porte ouverte et caresse le tronc incliné d'un palmier mélancolique, je connais la beauté grave de ces tableaux nocturnes, et, dans la crainte d'être dupe, en l'admirant ce soir, cette Casablanca, je me persuade que sa grâce est empruntée, et que, seul, le voile bleu, pailleté d'or, de Tânit, fait la magie de cette nuit voluptueuse.

Tout à l'heure, cependant, au bord d'une rue, dans l'ombre d'un mur, j'ai heurté du pied des corps étendus: c'étaient des soldats espagnols, allongés, tout habillés et les pieds nus, et qui

ronflaient pesamment, comme s'ils avaient bien besoin et comme si les durs galets qui pavent la ville ne s'imprimaient pas dans la chair de leur dos.

*

* *

Sous mes fenêtres, un coude de la rue, où vient mourir une rue perpendiculaire, forme une petite place. C'est là que se dresse la ruine d'une maison dont j'ai vu de près l'incendie, il y a peu de jours, et qui porte encore sur sa façade cette inscription imprévue: « A la Samaritaine. » En ce rond-point, qui fut jadis, paraît-il, l'un des centres nerveux de Casablanca, c'est maintenant, comme en toute la ville, le désert et le silence. Pourtant, hier matin, en me levant au petit jour, j'ai aperçu, au pied du magasin brûlé, un Arabe accroupi, qui avait à côté de lui un couffin rempli d'oeufs. Ce matin, c'est tout un marché. L'Arabe y manque, soit qu'il n'ait plus d'oeufs à vendre, soit qu'il se soit posté ailleurs, soit que les Européens l'aient chassé de la place occupée la veille.

Des Espagnols sont maîtres du lieu. Sur tout l'espace disponible, ils ont aligné des paniers et des caisses, où s'étalent des choses succulentes: pastèques, piments, tomates, aubergines, raisins, pommes, grenades, poires, oignons, pommes de terre, etc., etc... Ils vendent jusqu'à du tabac et des allumettes. Des officiers d'ordinaire, des sergents-majors sondent les paniers. Un maréchal des logis de spahis, qui a une grande barbe brune et porte la chéchia rouge, soupèse les légumes et les fruits, marchande et s'en va. Un lieutenant pressé enfouit pêle-mêle, dans un sac plus profond que le sac de Scapin, et que tient ouvert un homme de corvée, les tomates, les pastèques et les pommes de terre, note des chiffres sur un calepin, et continue sa tournée d'un pas rapide. Des Arabes, des juifs, timides et pauvres, défilent à bonne distance, et considèrent tristement les pastèques allongées et les raisins jaunes... Voilà, dans Casablanca, les premières lueurs de la vie. Et voilà, avec la vie, l'appareil social qui se réinstalle. On était des naufragés, que le péril et le besoin rendent égaux. Le commerce revient. Il y a des riches et des pauvres...

Ce soir, un marchand qui, dans une boutique abandonnée, a placé des bouteilles sur des rayons, et s'est procuré des tables et des chaises, inaugure dans une rue sombre une terrasse de café. C'est le second de Casablanca. Le premier, ouvert il y a trois jours, est espagnol. Sur le pavé, on a tiré tout à l'heure un piano, et soudain la *Marseillaise* retentit. C'est la première fois qu'on l'entend à Casablanca. Un marché, deux cafés, un piano et la *Marseillaise*... Oui, oui, les mauvais jours sont finis, et il n'y a plus qu'à vivre et qu'à rire.

... Pan ! pan ! On tire du côté des remparts. Qui sait si l'un des nôtres n'est pas blessé ? Mais une troisième, une quatrième *Marseillaise* continuent à déferler.

Notez que le premier individu qui, dans la ville morte, ait montré une boutique où l'on vendait quelque chose, ce fut cet Espagnol, quand il ouvrit son café. L'absinthe est le véhicule de la civilisation.

Vendredi 23 août.

L'un des oncles du Sultan, Mouley-el-Amin, est à Casablanca, depuis le début de l'affaire, notre hôte et notre protégé. Par loyalisme peut-être, par nécessité certainement, il s'est, dès le premier jour, montré pour nous un allié fidèle. N'oublions pas que la Chaouïa était en révolte

contre l'autorité du Sultan, lui refusait l'impôt, n'acceptait plus ses caïds, et que nous sommes, pour ce monarque sans Etats, une providence. Imaginons les embrassements dont Louis XI, roi de l'Ile-de-France, eût étreint l'Anglais, si celui-ci eût amené ses archers contre le Bourguignon rebelle. Quiconque négligera cette circonstance ne comprendra rien à l'affaire de Casablanca.

Malgré que l'on soit instruit de cette situation, certains faits ne manquent pas cependant de quelque saveur. Celui-ci, par exemple. Ce matin, Mouley-el-Amin, oncle et authentique représentant de Sa Majesté Chérifienne, a fait demander au consul, M. Malpertuy, s'il ne serait pas possible d'envoyer à Rabat un vaisseau de guerre afin d'y embarquer sa famille, c'est-à-dire ses femmes et ses enfants, qu'il juge n'y être pas en sûreté.

Observons que Rabat, voisine de la ville sainte de Salé, participe quelque peu de la sanctification de celle-ci, que le Sultan y a un palais, que l'on annonce, depuis des mois, qu'il y doit venir faire un séjour, qu'il s'y rendra sans nul doute, sous peine de se voir confisquer son empire par son frère Mouley Hafid, enfin que l'on cherche quelle ville, sinon celle-là, pourra donner des garanties au souverain, à ses oncles, à ses serviteurs.

Pendant il faut que ce fonctionnaire avunculaire fasse appel au roudi détesté, et pourquoi ? Pour l'entreprise que le fils de l'islam est habituellement le plus jaloux de lui cacher: pour déménager un harem !...

*

* *

Vives alertes, la nuit dernière, à l'occident. Pour la troisième fois, les Marocains avaient fait, dans la muraille d'enceinte, un trou, déjà bouché à deux reprises, et par lequel ils se proposaient de pénétrer dans la ville, soit pour y établir une communication avec les gens du dehors, soit pour y venir quérir des objets précédemment pillés et déposés en des cachettes. Ils étaient une soixantaine, mais naïfs comme deux cents, car une lune éclatante baignait alors les campagnes et les éclaira, quand ils se présentèrent, à dix heures, comme s'ils se fussent avancés sous le soleil de midi. Précédés de fanfares, ils ne se fussent pas signalés avec plus d'ostentation. Un poste de trente-cinq tirailleurs, établi à cet endroit, et bien à l'abri derrière le mur, les reçoit congrûment, à trente mètres, par des décharges nourries. Ils laissent des morts, se dispersent, fuient, disparaissent.

Trois heures plus tard, les malins se disent: « A cette heure de nuit, les honnêtes gens dorment. Ces Français nous croient tous occis. C'est le moment de réussir. » Ils reviennent, toujours sous la lune. Même jeu, aggravé, cette fois, d'une charge à la baïonnette de nos tirailleurs.

Et, toutes les nuits, la même histoire recommence, plus ou moins variée, plus ou moins nourrie. Mais ceci donne une idée de la candeur de ces simples.

*

* *

En dînant, nous parlons des opérations militaires. - car de quoi parlerait-on ? Chacun raconte ce qu'il sait, ce qu'il a vu. On vante la bravoure de nos adversaires. On discute sur la tactique d'immobilité du corps d'occupation. Les uns la regrettent; les autres affirment que le général a raison de ne vouloir rien risquer avec ses faibles effectifs.

Un de ses officiers les plus brillants et les plus hardis, et qui a fait ses preuves, nous dit tout à coup : - Donnez-moi deux mille cavaliers marocains, de ceux que nous voyons tous les jours sur les crêtes faire la fantasia devant nos balles, et, malgré tous vos canons et votre discipline d'armée européenne, je me charge d'entrer dans la ville... Et ça ne sera pas long ! »

Il y eut un silence.

VI

24 - 26 AOUT

Deux inséparables: M. Hands et M. Bartlett. - « Quand allons-nous à Fez ? » - Une histoire marocaine : les cadavres d'Oudjda à bord du *Galilée*. - Le *Vynh Long* et les 104 goumiers du capitaine Berriau. - Le silence de la *Gloire*. - En revenant du bain. - La locomotive du 30 juillet. - Un beau travail. - Le thé du Général. - Les grandes pensées de la diplomatie. - Moins de discours et plus d'action. - Une petite expédition nocturne. - Le lieutenant en haïck et en caleçon. - A l'affût. - Affaire manquée.

Samedi 24 août.

On rencontre dans les rues deux hommes qui ne se séparent jamais. L'un, petit, replet, a un teint de brique, une face rase, le nez pointu, pas de lèvres, des cils roux, des yeux gris et aigus. Quand il soulève son chapeau de feutre gris, dont le bord est abaissé sur son front, il montre un crâne poli. Du plus loin qu'il vous aperçoit, il sourit, salue, vous crie un gai « bonjour », puis se pose, les jambes écartées, le ventre en avant, la main droite posée loin du corps sur sa canne recourbée, et fait invariablement:

- Quoi de nouveau ?... Quand nous allons en expédition ?

Son compagnon est grand et mince. Il a le teint pâle et les yeux bleus, une distinction aisée, une souple élégance, un air de jeunesse, d'audace et de sérieux à la fois. A certains jours, il porte une jaquette grise bien coupée. D'autres fois, il a une culotte de cheval en peau havane, des jambières de cuir, une ceinture de soie rouge flottante, une chemise de flanelle, une jumelle en sautoir, un large chapeau de feutre, et, de la poche droite de son pantalon, émerge la vaste crosse d'un terrible pistolet. Comme l'autre, il essaye de secouer un présent qu'il juge maussade et plat, et, vivant dans l'espérance d'un lendemain fiévreux, son premier mot est :

- Eh bien! qu'est-ce qu'on va faire maintenant ?

Ce sont deux Anglais. Le jeune homme en culotte de cuir est M. Bartlett, et représente *l'Agence Reuter*. Son camarade est M. Hands, venu ici pour le *Daily Mail*. La guerre et l'aventure sont leur passion. M. Hands a reçu en Mandchourie deux balles. Pendant ce temps, M. Bartlett subissait, dans Port-Arthur, le siège fameux, sur lequel il a publié ensuite un gros livre de cinq cents pages. Tous deux sont des publicistes² distingués.

Mais ils ne sont venus à Casablanca que pour s'y battre, et ils attendent sans patience le signal des héroïques randonnées et des terribles combats dont ils veulent leur part. Nous avons ensemble de grandes controverses. Ils exigent de moi que je leur désigne sans délai la date où le général Drude partira pour la conquête de Fez. Et, comme j'essaye de les convaincre qu'il n'est pas question pour la France d'annexer le Maroc, ils sourient d'un air entendu. J'ai eu hier la témérité de leur opposer la convention d'Algésiras. M. Hands a levé le doigt au ciel et m'a arrêté:

- Oh ! cela, c'est de la politique... Je ne comprends pas la politique. Et je crois aussi que personne ne comprend.. . Vous non plus, je pense... Mais je comprends bien la guerre, et, ici, c'est la guerre.

² Journalistes (Robert)

Puis, ayant abaissé son doigt, il frappait doucement le sol de sa canne. M. Bartlett est spirituel et mordant; M. Hands pratique l'humour à la façon d'un Mark Twain; mais tous deux ne seront heureux véritablement que si on leur donne du Marocain. Ils aiment la guerre comme les chasseurs la chasse. Les mêmes passions servent l'une et l'autre; mais, au jeu, le guerrier, du moins, risque sa vie.

*
* *

Spécimen des histoires auxquelles se laisse prendre la crédulité des Arabes. Le docteur Merle me conte celle-ci.

Il y a quelques mois, des troubles ayant semblé menacer Casablanca, le *Galilée* y fut envoyé de Tanger, et sa seule présence suffit à restaurer le calme. Comme il demeura plusieurs jours sur rade, le commandant Ollivier laissa visiter le navire, et beaucoup de Marocains profitèrent de cette occasion de voir de près une « frégate ».

La semaine suivante, deux d'entre eux causent devant la boutique du boucher, sans remarquer qu'une oreille européenne les entend :

- Tu es allé voir la frégate ?
- Ah ! oui. Et toi ?
- Moi aussi. Mais jamais de la vie je ne retournerai auprès de ces diables !
- Pourquoi ?
- Tu n'as pas remarqué cette odeur ?
- C'est l'huile qu'ils emploient.
- Non, non, une odeur infernale, qui venait du fond ?
- Je n'ai pas senti.
- Ah! tu as le nez bouché, toi... On ne pouvait plus respirer... C'était comme de la viande pourrie mangée des vers.
- Et d'où ça venait-il ?
- Voilà ! Je vais te dire ce qu'on m'a dit... Eh bien, tout le dessous de la frégate est plein de cadavres. Ce sont les cadavres des Marocains que les Français ont tués à Oudjda, et ils les amènent ici pour qu'on ne les voie pas là-bas. Voilà !...

Le camarade, ouvrant une grande bouche, remuait la tête en signe de stupeur.

- Et, tu sais, ajouta l'autre, celui qui m'a dit cela est un homme qui connaît bien les choses... Et puis j'ai senti l'odeur !...

*
* *

Aujourd'hui, à midi, débarquent les cent quatre goumiers arrivés hier d'Oran sur le *Vynh-Long*. Les goumiers sont des cavaliers indigènes, fournis par les tribus en vue d'une expédition militaire, levés pour un temps indéterminé, selon la durée de la campagne, et licenciés lorsque l'on n'a plus besoin de leurs services.

Chacun fournit son cheval, mais la valeur de la bête est taxée au départ et lui est remboursée en cas d'accident. Il touche, pour solde unique, deux francs par jour; il est stipulé, en outre, que toutes les prises du goum appartiendront au goum: c'est quelque chose comme le pillage autorisé, mais réglementé et canalisé par l'énergie des officiers.

Ces goumiers n'ont pas d'uniforme. Chacun s'habille à sa guise. Leur débarquement a éveillé la curiosité de Casablanca, et lorsque, se rendant au camp, ils défilent devant le consulat, ils ont un public pour les regarder. Les uns, tout jeunes, n'ont pas de barbe; les autres ont de vastes barbes triomphales au milieu du visage; il y en a un qui est tout gris; un caïd, parmi eux, porte la croix de la Légion d'honneur. Leurs burnous flottent à l'air, multicolores. Sur leur dos est noué l'immense chapeau de paille pointu, large et profond comme une tente, dont ils se couvrent pour se protéger du soleil. Il y en a qui ont de fines bottes de cuir rouge; il y en a qui n'ont que des babouches; j'en observe un qui est pieds nus et qui tout de même a, sur sa chair, fixé ses éperons.

A leur tête, on a placé l'un des officiers les plus estimés de l'armée d'Afrique, bien qu'il en soit l'un des plus jeunes, le capitaine Berriau. On vante à la fois ses qualités tactiques, son sang-froid et son esprit de décision dans le combat, en même temps la dextérité de son intelligence et un sens diplomatique, si je puis dire, qui est, dans le monde arabe, le complément nécessaire des vertus d'un chef. C'est le capitaine Berriau qui a organisé les Beni-Ounif de Figuig, où il se trouvait au moment de la déplorable surprise de 1903, et qui sut alors prendre sur-le-champ des mesures si heureuses, qu'il suffit au général Lyautey, survenant ensuite de les continuer en leur donnant leurs conséquences.

Il a pour seconds deux lieutenants intrépides, M. Rousseau et M. Holtz, celui-ci, à vingt-six ans, décoré pour action d'éclat. A eux trois, ils constituent tout le cadre européen du goum ; au-dessous d'eux, des sous-officiers pris parmi leurs hommes, et même, je crois bien, élus par eux, assurent la cohésion et la discipline du groupe. Nul ne doute que cette troupe, à coup sûr vaillante, et propre au combat contre des adversaires dont elle connaît les tours, fasse bientôt parler d'elle.

Dimanche 25 août.

Chaque nuit, chaude mousqueterie cette nuit. On tire à l'ouest, où le refus des Espagnols de camper hors des murs laisse sans couverture cette partie des remparts. Le camp aussi reçoit du plomb : on nous a tué deux hommes aux avant-postes. Ah ! des compagnons en verve peuvent bien entonner le soir dans les rues *la Marseillaise* ! Non loin d'ici, le bon tirailleur et le brave légionnaire ont d'autres soucis que de chanter à l'unisson : il faut surveiller les frémissements du lentisque dans la nuit.

...Une heure de l'après-midi, et pas de coups de canon ? Bizarre. Ce silence cache un mystère. L'amiral Philibert, en ne faisant pas donner aujourd'hui son artillerie à l'heure dite, sait-il qu'il trouble des habitudes prises, qu'il intrigue, inquiète, alarme des citoyens épris de calme et de régularité après le frisson des sombres tragédies, qu'il risque de semer parmi eux la panique, bref qu'il perturbe la cité que ses bateaux ont mission de pacifier ?

Chaque jour, depuis trois semaines bientôt quand approche une heure, le terrible ronflement des grosses pièces de la *Gloire* fait trembler les vitres et arrête la fourchette au bord des lèvres. Alors on se lève de table, on saisit les jumelles, on se précipite sur les terrasses, et l'on regarde dans le lointain la chevauchée des cavaliers. Les obus de la *Gloire* se succèdent à intervalles

quasi rythmiques, et les miradors entendent de beaux cris de triomphe, lorsque apparaît, dans le champ des lunettes, le ventre ouvert de quelque cheval ou un cavalier qui plonge dans la poussière de l'obus. Puis on revient à table, et, au café, en digérant, on reprend, au fracas de la canonnade qui n'a pas cessé, l'inspection des champs lointains, où maintenant, fourmis blanches, se meuvent avec agilité nos petits fantassins.

Voilà qui était convenu, réglé, certain, considéré comme l'un des éléments nécessaires de la vie de Casablanca. Mais aujourd'hui, ce silence

Un convive a regardé sa montre, une fois, deux fois... Peut-être s'est-elle dérangée ?

- Quelle heure avez-vous? fait-il à son voisin.

Silence. Enfin quelqu'un risque le mot:

- On n'entend pas la *Gloire*, aujourd'hui ?

On n'entend pas la *Gloire* !... Mystère, énigme. Gloses sans nombre. Il y a, dans la Chaouïa, des Marocains cependant ! Est-on ici pour les combattre et les supprimer, oui ou non ?.. Nos soldats sont-ils venus pour civiliser le Maroc, voyons ?.. Si la *Gloire* ne tire pas, c'est donc qu'elle ne voit pas l'ennemi ?.. Mais alors, c'est très grave. .. Peut-être n'y en a-t-il pas ? Non, non, impossible hypothèse.

Dès que le déjeuner est achevé, les jumelles, sur les terrasses, fouillent l'horizon. Alors on constate que ne se montre nul cavalier sur les crêtes et que nos soldats, dans leur camp, étalés sur le dos, goûtent les délices de la sieste. La Chaouïa en délectation s'amollit dans le repos hebdomadaire.

*

* *

En revenant du bain, nous nous sommes attardés autour de la locomotive. C'est la locomotive historique qui, le 30 juillet, fut l'une des victimes des assaillants, et qui est restée là, hors des rails, brisée et à demi renversée.

Ce n'est rien que des énergumènes s'acharnent après une machine de fer. Mais la destruction de celle-ci est un ouvrage tout à fait distingué et rare. C'est un chef-d'oeuvre que d'atteindre, dans une entreprise quelconque, à l'absolue perfection. Ces Mediouna donnent à nos ouvriers une bonne leçon de conscience laborieuse. Des terrasses, on les a vus trois jours durant, sans répit, travailler autour de cette machine. La merveille est qu'il leur ait suffi de trois jours. Une carcasse nue défoncée, rouillée, voilà ce qu'ils ont laissé de la petite locomotive luisante, pimpante et joyeuse, qui mêlait naguère à la chanson du flot son sifflement étourdi. Ils n'allaient pas à l'aventure. Il est remarquable que toutes les parties de cuivre, les pièces accessoires, les boulons, tout ce qui avait une valeur marchande, a été systématiquement soustrait. Pourtant le goût du lucre ne fut pas seul à les inspirer. Une ivresse de détruire les anima. Il s'agissait d'atteindre le roudi dans l'une de ses diaboliques inventions, et d'attester devant l'univers que les forces brutales de la nature sont capables de revanches magnifiques. Les gens de la Chaouïa, certes, ne vont pas si loin dans la philosophie, et ils ne pensèrent pas à tant de choses profondes; mais leurs inconscients instincts ont dirigé sans défaillance une oeuvre parfaite, et la démonstration est acquise.

Imaginez une locomotive, usée par un long service, déchirée par des collisions, puis abandonnée au bord d'une grève, battue par la mer et par l'orage, tachée de rouille comme d'une

lèpre, et livrée ainsi, durant des années, à la sauvagerie des éléments : voilà ce qu'ils ont fait, en trois jours, de celle-ci, dont le piston et la bielle ont été emportés, dont le cylindre est ouvert, dont les tampons sont détruits, dont le cendrier est crevé, dont on a arraché tous les boulons, et qui n'a plus ni portes, ni sifflet, rien enfin de ce qui pouvait être brisé, démonté ou ravi.

Un peu plus loin, à l'intérieur des chantiers, une autre locomotive est intacte sur ses rails. Quand on vous dit qu'elle était la jumelle de l'autre, on s'oublie à rêver, et l'on se demande avec quels instruments perfectionnés des Marocains qui vivent sous la tente ont pu, de la machine que voici, faire le débris que voilà.

La puissance destructive de l'homme est infinie. La moitié des forces qu'il applique, depuis l'origine de sa vie consciente, au service de la mort, s'il les avait employées à créer, quel chef-d'oeuvre n'eût-il pas fait de notre basse humanité !

*
* *

En dépit du dimanche et du silence de la *Gloire*, deux compagnies, la sieste achevée, sont parties en reconnaissance aux alentours du camp, vers deux heures. Le général les a accompagnées en personne, selon sa coutume. A quatre heures, il rentre au camp. Il fait chaud, et de larges taches de poussière rouge sont plaquées à sa veste blanche.

Son ordonnance s'est précipité à la tête de son cheval, et, devant sa tente, il met pied à terre. En s'étirant les jambes, il fait : « Br... ça chauffe ! »

Cette tente est pareille à l'abri ordinaire des simples officiers : un cône, sous lequel s'allonge un lit de camp, sans couverture, ni draps, ni matelas. A la tête et au pied, deux cantines renferment toute la garde-robe du général. Une petite table pliante est à droite, un siège rudimentaire à gauche, une natte sous les pieds. Quand le général vous reçoit, il vous offre le siège et s'assied sur son lit de camp; et si un troisième visiteur survient, il faut que le général se pousse et lui fasse une place à côté de lui.

Il n'est pas entré dans sa tente, et il est venu directement s'asseoir sous le gourbi de roseaux qui est à la fois la salle à manger, le salon, la salle de lecture et d'écriture de l'état-major. C'est l'heure du thé, que prépare avec science un cuisinier des tirailleurs, et que l'on déguste dans de vastes gobelets émaillés. On puise le sucre cristallisé dans les profondeurs d'une boîte de fer blanc qui a contenu des biscuits. Tout l'état-major est présent : son chef, le capitaine Tesson, puis le capitaine Huot, chef du service des renseignements, puis le lieutenant de vaisseau Le Vay, enfin les lieutenants Raymond, Leduc et de Kervanoël. Mais si un invité survient, il n'y a pas assez de petites cuillers pour tout le monde. Les hommes que voici mènent une vie simple et rude, dépourvue de grâces molles et d'afféterie. Ils la vivent gaiement, et on les sent en confiance mutuelle. Le général Drude est, avec ses officiers, cordial et familier, et ceux-ci lui montrent en retour une déférence affectueuse, débarrassée de contrainte hiérarchique. Il parle devant eux librement et encourage en eux une liberté pareille, mais les entretient peu de ses projets, car, jaloux qu'il est de son autorité, une des formes de son indépendance consiste à ne confier ses desseins à qui que ce soit et à ne les dévoiler qu'à l'heure de l'exécution.

Il paraît fatigué. La nuit dernière, il a dormi trois-quarts d'heure environ, et ce fut tout. Un des lieutenants qui sont là, se relevant au milieu de la nuit et passant à côté de sa tente, a entendu, tout à coup, à travers la toile, un puissant: « Qu'est-ce qu'il y a ? » qui l'a secoué, et l'on rit

gentiment de ces excès de la vigilance du général, qui, lui-même, en souriant, dit: « Faut bien se rendre compte. »

Il reçoit beaucoup de lettres. De France surtout, mais de l'étranger aussi. Celui-ci lui suggère une tactique infaillible; celui-là a inventé une machine extraordinaire ; cet autre, plus pratique, ne veut que placer des conserves de sa fabrication. Mais des officiers aussi, amoureux d'aventures et de galons, lui offrent leurs services. Et, lissant d'un revers de main sa longue moustache de guerrier, le général Drude fait:

- Des officiers de Paris ? Je n'en veux pas. Ils sont trop bien habillés.

*

* *

Depuis quelques jours, le consul de France et le capitaine Huot poursuivaient une grande oeuvre. Il s'agissait, par des moyens subtils, de circonvenir certaines tribus, ou, dans les tribus, certaines fractions, de les gagner à notre cause, et, par le moyen de ces alliés, de dissocier les contingents ennemis. Forte pensée, vieille comme le monde, et qui, de tout temps, nous permet d'user contre les Arabes d'une arme empoisonnée, mais efficace.

Hélas ! les gens de la Chaouïa sont, jusqu'à ce jour, rebelles à nos raisons de bons pères. Et d'ailleurs qu'espérer ici de notre vieux truc ? On trouvera demain, tant qu'on en voudra, trois galvaudeux qui, moyennant salaire, jureront d'amener à nos pieds la Chaouïa repentante. On n'en trouvera point qui soient des personnages pourvus d'autorité, car il n'y en a pas. Je commence à voir un peu clair dans le mystère marocain, et je me demande souvent à quoi songent des hommes, beaucoup plus anciens que moi dans la vie de ce peuple, qui devraient le connaître, et que je vois pourtant, face à face avec lui, se conduire en enfants.

Comprenons donc ceci : que ce pays est en pleine et totale anarchie, que ce mot ici doit être pris dans son sens précis et originel, et non pas à la façon des politiciens de salon qui, fumant de bons cigares et bien en sécurité dans leur demeure, stigmatisent sans péril la République; que les tribus contre lesquelles nos soldats se battent n'ont point de chefs, ne reconnaissent aucun pouvoir, ni religieux ni politique, qu'il y paraît du reste, par bonheur pour nos armes, à l'incohérence de leur action militaire, qu'elles n'ont d'autre occupation que de se déchirer entre elles, et que, par conséquent, c'est chimère d'y chercher un homme, un groupe d'hommes, une famille, quelques individus que ce soient, qui y disposent d'une influence.

Un peu moins de discours et plus d'action, voilà ce qui convient.

Lundi 26 août.

Après le dîner, comme il fait nuit noire, je propose d'aller voir ce qui se passe du côté de la nouvelle enceinte. C'est de là que, chaque nuit, nous viennent des alertes. C'est dans cette partie des murs, voisine de la mer et fort éloignée du camp français, que, tous les soirs, des pillards essayent de surprendre la surveillance de nos postes et d'entrer en ville pour y grappiller quelques reliefs. Vingt fois repoussés, ils s'obstinent. L'autre nuit, nos tirailleurs leur ont tué on ne sait combien d'hommes à la baïonnette; d'autres revenaient le lendemain. Il a déjà fallu boucher, à trois reprises, un trou qu'ils avaient fait dans la muraille.

Notre petite troupe s'ébranle. Un habitant de Casablanca s'est muni d'une lanterne. C'est l'habitude ici, les soirs sans lune, car la ville n'est pas éclairée. Notre compatriote ajoute que c'est aussi, par le temps qui court, plus prudent. Avec ces tirailleurs et ces Espagnols en sentinelle le

long des rues, il faut tout appréhender, et il est préférable de se présenter ouvertement.

Pour gagner le poste de Sough-ed-Djedid, on traverse un vaste désert. C'est là que j'ai vu, l'autre matin, cet affreux charnier empesté où les hommes, les femmes et les bêtes, déchiquetés, gisaient au soleil. Le charnier a disparu, mais l'odeur persiste, et nous piétons des cadavres qui se dissolvent à vingt centimètres de profondeur.

Du plus loin, le tirailleur qui est en sentinelle vocifère : « Halte-là ! ».

On ne plaisante pas avec un tirailleur : nous nous arrêtons net. Je lui crie que nous voulons parler à l'officier. Un instant se passe. Ces pauses d'immobilité et de silence, dans une nuit d'encre, régularisent les battements du cœur et mettent dans l'espace de la solennité. Dans le noir, une forme blanche semble se mouvoir vers nous, et nous entendons une voix qui, sur un ton bas, articule : « Avance à l'ordre ! ». Je me présente et me trouve en face d'un jeune lieutenant. Je distingue son grade aux deux galons d'or en accent circonflexe de son bonnet de police, car, pour le reste, sa tenue de poste a un caractère assez personnel. Une large ceinture de flanelle, probablement rouge, enserre ses reins. Au-dessus, il montre une chemise blanche, à petites raies, sur laquelle est suspendu le baudrier qui supporte l'étui à revolver; au-dessous, un caleçon blanc. Ses mains sont gantées de peau rouge. Un long voile de soie blanche s'enroule autour de son cou et flotte en arrière. De sa main droite, il tient le canon vertical de son revolver. J'aperçois ces détails à la lueur de notre falot, qui s'est approché. La nuit est chaude, et l'officier est chez lui.

Les présentations faites, avec beaucoup de bonne grâce il s'empresse.

- Vous tombez bien, fait-il Je suis en train d'essayer quelque chose. J'ai vu deux feux au loin. Si ce sont des signaux et si nos gens se risquent vers nous, nous tâcherons de les recevoir. Suivez-moi. Hâtez-vous, éteignez votre lanterne et vos cigares, et faites silence.

Nous franchissons une porte, et nous voici hors des murs, dans la campagne. Derrière des pierres, des troncs d'aloès, tout ce qui peut devenir un obstacle ou une cachette, des tirailleurs sont allongés, l'oeil au guet, le fusil prêt.

- Asseyez-vous là, fait l'officier à voix basse.

A notre tour, nous voilà assis ou étendus, bouches closes, au pied de la muraille.

A vingt mètres, une dizaine de tirailleurs sont aplatis dans un champ. L'officier les rejoint, revolver au poing, et nous l'apercevons, dans l'ombre, qui, devant eux, rampe silencieusement. Son voile blanc, sa chemise, son caleçon dans la nuit, aspirent et retiennent toutes les lueurs éparses qui tombent des étoiles, et font une tache assez visible pour que puisse s'y fixer le cran de mire d'un fusil. Oserait-il s'aventurer ainsi, dans une guerre contre des Européens ? Ne songe-t-il pas que, par sa témérité, il s'expose sans utilité, et risque en outre de compromettre le succès de sa tentative, sinon la sécurité de son poste ? Que n'impose-t-on à nos troupes coloniales le kaki pour la tenue de guerre ?

L'insouciant et courageux officier se perd dans la nuit, et sa petite troupe est bientôt hors de notre vue. Autour de nous, les tirailleurs sondent les ténèbres. Il n'y a pas un souffle dans l'air, pas un murmure sur nos lèvres. Chacun de nous a l'oreille tendue aux bruits, et nos yeux se fixent sur l'horizon sombre, attentifs à saisir tout de suite la lueur qui annoncera le premier coup de feu. Qui le tirera ? N'est-ce pas nous qui recevrons la première décharge ? Et chacun, à part soi, goûte d'avance le petit émoi que lui donnera le bruit que font des balles de plomb en s'aplatissant contre un mur. Mais ce péril qu'il partage lui semble moins redoutable, et son orgueil en est diminué.

Quelque chose a frémi dans l'espace, et le caporal tirailleur a fait un mouvement de la tête. Est-ce une feuille sèche qui remue à la brise, ou un chien qui passe entre des branches, ou le pas

d'un homme qui a glissé sur une pierre ? Le bruit a cessé, et toute vie est suspendue. En bas, à droite, un clapotis, doux comme un murmure, annonce la mer prochaine, qui est paisible ce soir.

Une forme blanche, qui se meut dans le lointain, se rapproche à grands pas, et bientôt est sur nous: c'est l'officier, mais seul.

- C'est raté, fait-il à mi-voix. Rien, je n'ai rien vu. Mais qu'est-ce que c'est que ces feux ?

Il est debout parmi nous, et nous explique, d'une voix élégante et ferme, avec des mots choisis. et des gestes distingués, ses dispositions, ses ruses, ses tactiques. Il est visible que, de toute sa jeune et fraîche ardeur, il souhaiterait d'être attaqué, là, devant nous, afin de commander, sous nos yeux, dans une belle allégresse, un grand massacre des assaillants. On le sent vigoureux et brave, et qui ferait volontiers la guerre en dentelles, pour la joie de se battre et la volupté de se jeter vivant en défi à la mort. Né deux siècles trop tard, en des temps médiocres aux guerriers, il suit du moins l'appel de son tempérament d'aventure, et il sert, à sa place, parmi ces braves tirailleurs plus souvent occupés sur la ligne de feu qu'à la maussade besogne des casernes.

Mais, tandis qu'il parle d'une voix retenue, un sergent survient en hâte :

- Là, mon lieutenant, tu l'entends pas quelque chose dans li pierre ?

Agile et souple, l'officier s'élançe, le revolver haut. Il longe la muraille dans la direction de la mer. Et nous, de nouveau, sentons le petit frisson. Des bruits, en effet, parviennent à nos oreilles. Et, sans aucun doute, il y a là, dans l'ombre, des formes qui se balancent avec précaution. Ah! cette fois nous l'avons, l'attaque marocaine !... Mais non. Fausse alerte. Ce sont nos dix tirailleurs de tout à l'heure qui se replient, après avoir décrit un vaste arc de cercle. Ils n'ont rien vu.

- Allons ! fait le lieutenant, décidément, nous n'aurons rien, pour le moment du moins.

Nous repassons les murs avec les tirailleurs, qui laissent un des leurs en faction. Ils posent leurs fusils, s'allongent sur la terre pour dormir. Le jeune lieutenant tire sa pipe et, la bourrant, continue, tout à son regret :

- Ah! c'est dommage que ça n'ait rien donné !

VII

27 - 31 AOÛT

Propos nocturnes du lieutenant au haïck de soie. - Officiers d'Afrique. - Tirailleurs et légionnaires. - La grande audace du général Picquart. - Le zèle d'un consul lui attire des ennuis. - Cadavres de chevaux. - Les goumiers débutent. - Le combat du 28. - Dans le carré. - Le commandant Provost recule trois fois. - Le général accourt au canon. - Bravoure des Marocains. - Conversation de table. - Casablanca vue des crêtes. - A l'ambulance. - Une invention du docteur Zumbiehl. - Le panka et le frère du Caïd. - Un chien garde des ruines. - Colonne Morris. - On envoie des renforts. - Le général et le correspondant. - Les Espagnols établissent un camp.

Mardi 7 août.

Tirant de longues bouffées de sa pipe de bois, et la tête enveloppée de son haïk de soie blanche, que retient le bonnet de police, le lieutenant de la porte de Sough-ed-Djedid, si chagrin de n'avoir pu nous offrir hier soir le ragoût d'un beau massacre de Marocains, nous vantait, en langage choisi, en nous accompagnant jusqu'aux confins de son domaine, les joies ardentes de la vie coloniale.

Pour lui et pour ceux de son tempérament, nul autre bien, c'est sûr, ne balance le vertige de l'espace libre, où l'on se meut sans contrainte et rien d'autre que l'action ne vaut la peine de vivre. Il sert dans le Sud oranais. Il s'enivre des vastes randonnées, où l'on s'élance à travers les plaines hostiles, où l'on foule des champs que nul pied européen n'a encore traversés, où, chaque soir, on déploie sa tente sous une étoile différente, où l'on ne marche, où l'on ne mange, où l'on ne dort que l'oreille aux aguets et le revolver près de la main.

- Voilà, fait-il avec une énergie enjouée qui forme les tempéraments et mûrit les esprits pour dresser un homme, l'habituer à l'usage de son intelligence et lui donner conscience de ses forces, rien de tel que la liberté et la responsabilité. Il y a des capitaines qui, dans l'extrême Sud, restent des semaines sans voir un chef, sans recevoir de communications de qui que ce soit. Ils ont, pour se diriger, des instructions générales; mais il n'est pas d'instant où ils n'aient à prendre des initiatives et à engager leur responsabilité. Que je sois donc bientôt de ceux-là, et je n'en demande provisoirement pas davantage. Assagis par la solitude et la réflexion, ils se développent nécessairement par l'usage de la liberté... Voilà des hommes. Aussi regardez ici, autour de vous. Vous n'y trouverez que des coloniaux: pas un officier de France. Mêlez-vous à eux. Si celui-ci est taciturne, si celui-là vous surprend par la brutalité de ses propos, ne vous arrêtez pas à ces apparences. Allez plus avant. Vous découvrirez alors des hommes réfléchis, sensés, capables de vous dire, sur eux-mêmes, sur leur métier, sur le pays où ils vivent, des choses profondes. Vous constaterez aussi qu'ils sont, au meilleur sens du mot, des réalistes, ou, si le mot vous surprend, des réalisateurs. Je ne parle pas de leur bravoure, qui fait partie du harnachement. Et si vous avez des idées préconçues sur le militaire, celui-là, par son exemple, vous prouvera peut-être qu'elles ne sont pas toutes exactes. En lui, du moins, vous reconnaîtrez l'échantillon d'une espèce tout à fait particulière, et sur laquelle vous ne possédez aucune lueur, si vous ne l'avez approchée, car vous tomberez d'accord qu'il n'y a pas plus de parité entre l'officier de France et l'officier d'Afrique, qu'entre le soleil de minuit et le soleil du Kreider.

Nous étions arrêtés à un endroit où la terre fraîchement remuée fait un renflement, et probablement debout sur des cadavres, nous nous sentions enveloppés d'une odeur de pestilence :

- Pouah ! fit quelqu'un, ça sent mauvais !

- Ça ne fait rien ! répliqua d'un trait le bouillant officier.

Il fit un pas néanmoins, et continua :

- Ah! si beaucoup d'entre nous sont des gaillards, c'est aussi, voyez-vous, qu'on nous a mis entre les mains un instrument unique: ça...

En se détournant, il nous désignait, du tuyau de sa pipe, la direction du poste que nous venions de quitter:

- Oui, nos tirailleurs!... Ces tirailleurs que vous voyez à l'oeuvre tous les jours, ces troupiers sans pareils, qui réalisent pour nous, en campagne, le type parfait du soldat de guerre, si accompli et si merveilleux que les fameux troupiers de la légende impériale, s'ils revenaient parmi nous, ne pourraient rien contre son prestige. Tous les défauts privés, je vous l'accorde; mais je ne vous propose pas de recruter parmi eux vos amis. Et ces hommes, menteurs, gourmands et pervers, forment en guerre la troupe la plus souple, la plus docile, la plus intrépide, la plus robuste qui soit. C'est quelque chose, pour un officier, de se dire que sa pensée va être instantanément accueillie sans discussion et sans réserve, que sa volonté sera ponctuellement obéie, enfin que, dans le combat, suivi de sa compagnie ou de sa section, il représente une valeur mathématiquement obtenue, sans déchet possible, en multipliant par le nombre de ses hommes son quotient personnel. Il tient sa troupe en main aussi sûrement que mon pouce et mon index serrent la pipe que voici, et, à la condition qu'il soit, en même temps que paternel, rigoureux et inflexible, il obtiendra d'elle tout ce qu'il lui demandera.

« J'ai vu des tirailleurs accomplir d'incroyables raids. Ils marchent, de leur pas égal, comme si le destin les poussait, sans arrêt, sans fatigue, sans plainte. Parfois au bout d'une longue étape, l'un d'eux se dirige vers l'officier, et ce dialogue s'engage: « Toi, tu l'es pas fatigué ? - Non. - Ah !... Mais nous, il être bien fatigués. - Ce n'est rien, ça. Il faut finir la route, voyons ! - Encore long ? - Oui, assez. - Alors, y'en aura un bon quart de café pour li tirailleur ? - Oui, c'est promis. - Bien. » Il retourne à son rang, et voilà des hommes repartis pour vingt kilomètres. Trouvez-moi donc en France des troupes aussi endurantes !... »

Je me souvins à ce moment d'un mot que j'avais entendu de la bouche du général: « Ils ont tous les vices et toutes les qualités du mercenaire. »

- Avez-vous observé ceci, continuait le lieutenant disert, que nous n'avons pas ici de troupes métropolitaines ? Mettez à part l'escadron de chasseurs, l'artillerie et le génie, le corps de débarquement comprend quoi ? Des spahis, des goumiers, de la légion, des tirailleurs, rien que des mercenaires... Cela ne vous dit rien ?.. Eh ! bien, c'est « épatant », ça vous entendez, c'est « épatant » ! Et c'est la première fois, sachez-le, dans notre histoire coloniale, qu'on jette ainsi, sur une terre neuve, des légionnaires et des tirailleurs, sans les faire encadrer par des soldats de France... Oui, un vieux préjugé. On n'avait pas confiance. On se disait : s'ils allaient lâcher ? Et il a fallu ce ministre-ci, oui, il a fallu le général Picquart, qui les connaît bien, nos tirailleurs, parce qu'il les a vus de près, pour les réhabiliter. Mais c'était très brave, n'en doutez pas, et il n'a pas manqué de gens pour critiquer. Maintenant, la preuve est faite, n'est-ce pas ?... Vous les avez vus au feu contre leurs frères de race et de religion, et vous savez s'ils ont « flanché » ! C'est qu'ils sont avant tout des guerriers, et qu'en eux la passion de la guerre prime tous les liens naturels et sociaux. Ajoutez-y que, dressés à obéir, ils ne connaissent rien d'autre que l'ordre donné par le chef. Tenez, moi que voici, je suis bien sûr que mes hommes tiennent à moi. Mais le capitaine a

un galon de plus, et, s'il leur prescrivait de me fusiller, pas une balle de ma section ne manquerait à la cible...

Comme nous arrivions au fortin où sont encore assemblés les antiques canons de Casablanca, le lieutenant se reprit tout à coup :

- Allons ! je bavarde et vous ennue. Je retourne à mon poste, et gare aux Marocains !

Il partit en courant, et, bientôt, feu follet qui s'évade, son haïck de soie disparut dans la nuit noire...

*

* *

Une excellente histoire, comme on en trouve parfois au Maroc... et ailleurs.

La police surprend des individus qui, s'étant introduits dans une remise, y opèrent ce que l'on appelle, je crois, une reprise individuelle de grain, et transportent leur butin sur deux bourricots.

Arrêtés, ils prétendent agir sur l'ordre et pour le compte de M. Z. Celui-ci, appelé aussitôt et confronté avec les deux hommes, en convient sans grâce. A sa décharge, il prétend qu'il agit dans l'intérêt du propriétaire absent, et qu'il met précisément ce grain à l'abri des maraudeurs.

Le propriétaire est absent, c'est vrai; mais ce propriétaire est un Arabe, protégé de M. D..., lequel, sans songer à déménager sa remise, se contente de s'assurer régulièrement si la serrure en est toujours fermée, et c'est justement sur la plainte de M. D... que les deux porteurs ont été arrêtés.

Alors on fait observer à M. Z... que ce zèle spontané est bien singulier, et qu'il n'y a pas de raison pour qu'il ne s'institue pas le haut protecteur de toutes les récoltes engrangées à Casablanca. Mais l'affaire, ainsi instruite, et qui commençait à promettre, est incontinent classée... M. Z. fait pour l'instant fonctions de consul de...

*

* *

De grands stratèges se plaignent que les opérations militaires soient trop lentes à leur gré. Je ne serais de leur avis que si ces lenteurs se perpétuaient et si nous continuions d'attendre le bon vouloir de la Chaouïa. Ne décourageons pas un chef prudent.

Nous ne connaissons pas le pays, et l'ennemi est difficile. Aucun échec, même partiel et négligeable, n'est permis à nos troupes, à cause de ses répercussions possibles à Paris aussi bien que dans la Chaouïa.

Du reste, nous avons gagné du terrain. Me voici, porté par ma mule débonnaire, au sommet de la première crête, où le goum, avec le subtil capitaine Berriau, l'impétueux lieutenant Holtz et son énergique camarade Rousseau, aguiche de loin les cavaliers marocains. Cela commence par une promenade militaire, et, selon l'enchaînement quotidien, finit par une affaire plus ou moins grave, où nos compagnies donnent successivement. Celle d'aujourd'hui est médiocre. Et pendant que le vibrant lieutenant Demongeot braque ses pièces de montagne, je songe qu'il y a dix jours, c'est ici même que caracolaient nos gens des tribus. Nous les avons donc déjà poussés de deux kilomètres.

Ces lieux sont pleins des témoignages de leur défaite. Des trous profonds indiquent les

points de chute des obus de la *Gloire*. Des chevaux éventrés, dont les boyaux coulent, et dont on voit, figés dans la mort, les hennissantes grimaces de douleur, gisent, les sabots en l'air, et dégagent alentour une odeur terrible de pestilence, qui fait reculer de dégoût jusqu'à ma mule. J'en ai compté six dans un espace de cinq cents mètres carrés. L'un d'eux portait sur son ventre un indifférent corbeau qui picorait ses entrailles. Un second corbeau, hiératique et dominateur, méditait, perché à l'extrémité d'une jambe de derrière, raidie et pointée vers le ciel.

Pas un seul corps humain. Les Marocains emportent leurs cadavres, et c'est pour nous, chaque jour, un sujet d'étonnement et d'admiration, que le tranquille courage avec lequel ils les viennent relever sous nos balles et nos obus. Personne n'ignore qu'après leur mort, le Prophète, attentif, les fait entrer au paradis en les soulevant par la touffe de cheveux que tout Musulman laisse pousser au milieu de son crâne ras. Mais comment entreraient-ils au paradis, si leur corps n'est pas intact ? Aussi appréhendent-ils, par-dessus toute chose, que leur tête ne soit coupée, et c'est en effet le tour qu'ils se jouent dans leurs batailles intestines. Ils nous attribuent les mêmes façons, et font en sorte que pas une tresse ne manque à la main bienveillante du Prophète.

*

* *

Hier, début des goumiers, qui, d'emblée, se sont révélés. Quand ils sont rentrés au camp, vers cinq heures, avec la colonne envoyée en reconnaissance après déjeuner, on les a vus poussant devant eux huit ânes et deux mulets razziés dans quelque ferme, plus deux prisonniers attrapés dans un champ. Ah! voilà des gaillards qui ne perdent pas leur temps, et pour qui une campagne est aussi une opération lucrative !... Ces poètes du désert sont les positivistes de la guerre.

Mercredi 28 août.

Dur combat aujourd'hui, le plus important et le plus grave que nous ayons livré jusqu'ici. Il est encore remarquable en ceci que les Marocains l'ont voulu, cherché, préparé, et que nous nous sommes gentiment laissé prendre à leur subtile manoeuvre.

Une petite colonne avait été formée, comme chaque jour, pour explorer les environs. A deux kilomètres du camp, elle découvre à longue distance de petits groupements. Elle leur envoie des coups de fusil, sans grand effet; les autres ripostent mollement. Notre troupe s'approche d'eux; ils se retirent, mais lentement. Enhardie, elle va plus avant; les cavaliers marocains, déchargeant leurs armes, continuent à se replier; mais, à mesure qu'ils se replient, et que nous les suivons, ils semblent devenir plus nombreux, et, tout à coup, au moment où la colonne atteint une crête, l'horizon en est plein. Cela est fantastique et tient du prodige. Voilà une jolie manoeuvre.

De notre côté, c'est le commandant Provost qui dirige l'action. Tandis que l'on prend en hâte des positions, le goum, impétueux, charge, tue et se fait tuer. Nos deux pièces d'artillerie tonnent. Mais l'ennemi est habile et commence à se faire au canon. Les cavaliers ne se présentent plus qu'isolément, séparés les uns des autres par des intervalles de quinze ou vingt mètres. Où pointer dans cette masse éparse ? A trois reprises, le commandant Provost est obligé de se replier. C'est ce que les profanes appellent battre en retraite. J'observe à ce propos que les formules des commandements militaires furent élaborées par de sages psychologues, car, à chaque nouvel

échelon de retraite qu'il ordonne, le commandant crie « En avant ! » Un légionnaire, près de qui je me trouve, pendant un de ces mouvements. grommelle: « Ben, quoi ! va-t-on retourner jusqu'à la Garenne-Bezons ! » Celui-là, croyez-moi, n'avait pas l'accent allemand.

Au milieu de son carré, sous les balles, le commandant Provost, qui a mis pied à terre, montre un beau sang-froid. Il a allumé une cigarette en s'étirant les jambes, et il lance ses ordres d'une voix posée. Trop de sang-froid. Sa position commence à devenir critique, et il ne songe ni à demander du renfort, ni même à avertir le général, qui, par exception, est resté ce jour-là au camp.

Enfin le général en personne accourt. Il accourt au canon. Il amène avec lui trois compagnies d'infanterie et une section de 75. Il était temps. Le carré Provost, entouré sur trois de ses faces, était assailli par un ennemi de plus en plus nombreux, de plus en plus pressant, ivre de poudre, à qui nos trois reculs donnaient une audace redoublée, et, tandis que les cavaliers énervaient nos hommes par leur témérité et la souplesse qui les rend insaisissables, des fantassins, bien abrités, les noyaient sous une pluie de plomb. Autour de nous, la chanson des balles ne cesse plus. En moins de dix minutes, on a emporté sous mes yeux deux braves légionnaires, dont le premier, frappé à la jambe, meurt instantanément, l'artère fémorale coupée. Le médecin-major, qui me parlait appuyé au col de ma mule, sur laquelle j'étais resté, se précipite vers un autre, atteint à la tête; cette blessure le sauve, car, à la seconde même où il me quitte, une balle s'enfonce, avec un bruit mat, dans un éclaboussement de poussière, à la place qu'il occupait, et ma mule fait un écart. Et ce petit giclement de terre me fait penser alors à ces fumées diaboliques que projettent au-dessus d'eux, dans les féeries, les génies qui disparaissent soudain dans les dessous.

Bref, il est visible que, sans l'arrivée du général, le carré était fort mal en point. « C'est bien simple, m'ont dit ensuite des officiers, nous étions fichus. » Le général n'était pas content.

Cette journée m'a appris un certain nombre de choses. Entre autres, elle m'a enseigné qu'il est permis de sourire des personnes qui vous affirment ici que les Marocains ne savent pas tirer. S'ils avaient la connaissance du maniement de la hausse, on verrait combien des nôtres seraient déjà couchés aux champs de la Chaouïa. J'ai aussi vérifié leur folle bravoure. Quand le renfort du général fut survenu, que commencèrent à donner les quatre cents fusils des trois compagnies nouvelles, et que les shrapnells balayèrent les champs, ils ne cédèrent point tout de suite à cette effroyable mitraille. Au contraire, il en vint, dans une ruée farouche, jusqu'à deux cent cinquante mètres de nos lignes, qui, dans un effort suprême, jetaient à notre nez leur dernière balle avec leur dernier défi.

Cette nargue au destin a son prix. Il est excellent que de bons sauvages rappellent parfois à des civilisés que la vie n'est en somme qu'un accident négligeable. J'ai pensé à ces Kabyles qui, au temps de la conquête algérienne, pour défendre Ichritten, s'étaient fait attacher les uns aux autres, et, enfouis jusqu'à mi-corps dans une tranchée circulaire, formaient ainsi une bague de chair héroïque autour du pic où est planté le village. Eux-mêmes s'étaient nommés *isbillen*, les « dévoués à la mort ». Cela sent le soufre et l'enfer.

Jeudi 29 août.

A la table de l'Hôtel de France, à dîner.

UN JOURNALISTE, à son voisin. - Il paraît qu'on a exécuté tout à l'heure deux pillards pris sur le fait.

UN FRANÇAIS DE LA VILLE. – Oui, oui, on me l'a dit. Deux Espagnols. Ah ! ces Espagnols ! ... Le commandant Mangin a voulu faire un exemple.

LE JOURNALISTE. - On m'a dit que c'étaient deux juifs. Mais c'est la même chose. Aussi pillards les uns que les autres.

UN AUTRE FRANÇAIS, *sarcastique et grincheux*. - Pour faire un exemple ?... Un exemple ! Ah!... il y a longtemps qu'on a essayé de donner des exemples ! Il n'y a pas de jour, monsieur, où on ne fusille un de ces bandits. Et vous voyez à quoi ça sert !

UN COMMERÇANT DE PASSAGE, *qui vient pour faire ses affaires*. - Vraiment, tous les jours ?

LE FRANÇAIS. – Ah la la ! Plutôt deux fois qu'une!... Et puis ce n'est pas encore assez!

LE JOURNALISTE, *souriant*. - Vous exagérez. A ma connaissance, il y a eu exactement, depuis le 7 août, douze exécutions. Douze, croyez-moi.

Silence général.

UN MONSIEUR, *qui vient de Paris*. – Et elles ne sont pas publiques, je parie ? Ni même publiées ?

LE PREMIER FRANÇAIS. - Ça, jamais.

LE MONSIEUR, *supérieur*. - Ah! voilà bien l'administration française ! Voilà bien nos Français! De la sensiblerie, des égards, et toutes les sornettes humanitaires!... Des égards avec la Chaouïa !... C'est à se demander où nous allons ! A quoi bon, voyons, exécuter des pillards, si les autres l'ignorent ? Ce qui serait intelligent et vraiment profitable, ce serait au contraire de faire ça en plein jour, au grand Soko, sous le soleil, d'en avertir toute la population, et de la forcer, oui, de la forcer à y assister. Après ça, vous m'en diriez des nouvelles, du pillage!...

LE COMMERÇANT DE PASSAGE. - Nous serons toujours les mêmes!

LE MONSIEUR SUPÉRIEUR. - Oui, jobards, jobards et rejobards ! La risée du monde, Monsieur! ... Eh bien, quand on ne sait pas faire la guerre, on ne s'en mêle pas, voilà !...

La conversation continue.

Nota. - Depuis vingt-deux jours, l'autorité française commande à Casablanca: pas une exécution n'a eu lieu, ni au camp ni ailleurs, ni pour pillage ni pour quelque autre crime. Mais il faut bien causer...

*

* *

Tout à l'heure, arrêté à côté des spahis en grand'garde sur la première crête, je me suis retourné vers la ville. En vérité, j'ai été injuste pour Casablanca. J'ai eu tort de la regarder avec des yeux encore pleins d'images sanglantes, alors que nous y marchions sur de la pourriture. Si plate et maussade, quand on l'aborde par la mer, vue du belvédère où je me trouve, elle a des langueurs d'amoureuse et flamboie sous le soleil, qui, pour sa fin prochaine, rassemble déjà ses voiles pourpres.

Dans le bas du vallon, cette lisière qui grouille, c'est le camp, et, derrière son fourmillement, s'allonge et s'étire la molle Casablanca. Des jardins verts, qui sont ses marchés, tiennent ses approches, et lui font une couronne de grâce odorante. Elle, penchée au bord de la

mer, tend vers le ciel, ainsi qu'autant de coupes, ses terrasses inégales, et, comme, vers son extrémité occidentale, un léger renflement du sol rompt la monotonie de sa ligne, on dirait d'une femme étendue dont se soulève la poitrine.

La muraille qui l'enserme et l'enchâsse, basse, trapue et sombre, par endroits crénelée, ne contrarie nulle part l'harmonie des courbes, et, du côté de Bab-es-Souk, elle rehausse au contraire la grâce de la ville, comme une bague pare une main ou comme une ceinture accuse une taille souple. La plupart de ses maisons sont blanches; mais quelques-unes sont bleues, ou roses, et il en est que les Espagnols ont peintes en jaune d'ocre. Baignées dans la grande lumière qui s'étale sur tout l'espace visible, enrichies de l'azur du firmament et des ors rutilants du soleil, elles prennent une vie ardente et font, dans le jour qui va finir, une symphonie de couleurs éclatantes et simples.

Casablanca est gaie. A l'air libre qui vient du large, flottent, au sommet de longs mâts, vingt pavillons qui sont ceux des consulats. Cette mode ici est récente, qui pousse chaque consul à planter sur sa terrasse, en signe de ralliement, le drapeau de son pays. Par ce déploiement orgueilleux, on se flatte de conférer aux Marocains quelque idée de la puissance des nations de l'Europe. Nous n'avons fait nul progrès depuis cette image d'Epinal, où l'on voit un civilisé magnifique penché sur un sauvage qui mange de la terre, et nous nous imaginons que le flottement d'une percale jaune, ou noire, ou rouge, ou bleue, ou verte ou blanche, à l'extrémité d'un mât, est encore capable d'émouvoir des gens qui écoutent le phonographe sans surprise et sans curiosité. Ces oriflammes tendues par la brise me font bien plutôt penser à ces braves qui, traversant la nuit un bois épais, chantent et sifflent pour se donner du courage.

Mais dans cette Casablanca, ne considérons qu'un décor. A celui qui, de cet observatoire, nous est offert et déroule jusqu'à nous les nappes de ses grâces langoureuses, ne refusons point l'agrément de notre goût. Cet Orient est en vérité un grand fabricant de magie. Des murs blancs dans une verte campagne, une terrasse rose sous un ciel métallique, une oriflamme que caresse une brise timide, c'en est assez pour que le soleil étende sur l'horizon un tableau de féerie. L'océan tumultueux et glauque et dix vaisseaux immobiles parent celui-ci d'une majesté prestigieuse.

Il est encore un coin de Casablanca que j'aime au soleil couchant. C'est celui que l'on aperçoit de la plage de sable qui continue à l'est le rivage de rochers. La blanche calotte du marabout de Sidi bel Yout, patron de la ville, se profile sur un décor de terrasses; une vénérable muraille grise prolonge jusqu'à la Marine son front débonnaire: une porte antique s'ouvre sur des chantiers déserts; les cintres bas de pierres tombales, dressées sur le sol, annoncent que dorment ici des cadavres de fils de l'Islam; à gauche, des lentisques mélancoliques dissimulent des constructions neuves; et, surgissant du marabout, un palmier solitaire, désespéré de sa solitude, incline avec désespoir, au-dessus de la coupole blanche, une tête hérissée et maigre...

Vendredi 30 août.

Premier anniversaire des massacres. Il y a un mois, neuf Européens étaient assassinés le long de la voie ferrée.

A l'heure même où se développait le drame du 30 juillet, je suis aujourd'hui, à l'ambulance militaire, l'hôte du docteur Zumbiehl et du docteur Poulain. Cette maison est celle d'un ancien gouverneur. Les malades reposent dans des chambres où se tint le gynécée, peut-être. Au-dessus de la table où nous sommes assis, au centre d'un patio, *sub Jove*, un primitif panka, de l'invention de l'ingénieur docteur Zumbiehl, tracasse les mouches, et, accroupi à l'écart, le propre fils ou le

frère du caïd qui posséda le logis tire rythmiquement la ficelle qui le fait mouvoir... Il y a, depuis un mois, quelque chose de changé à Casablanca.

Cependant, je traverse vers le soir cet affreux quartier de Marrakech, dont il ne reste plus que des murs bas, noircis par la flamme. Sur un seuil de pierre, parmi les décombres, dans les débris de poteries et de casseroles tordues, un chien jaune est tristement allongé, le menton aux pattes. Si je l'appelle doucement, si je me précipite et le menace, son oeil morne cligne et ses oreilles s'agitent, mais il ne se laisse ni gagner ni intimider, et ne bouge pas. Les maîtres sont morts, ou en fuite, ou asservis dans les tribus; la bête fidèle garde sa maison brûlée. Mon amant a perdu à la guerre la moitié de son visage, et ses yeux éteints ne peuvent plus voir mes sourires; et qu'importe, puisqu'il est mon amant ! dit une chanson grecque.

*
* *

Un jeune élève vice-consul, d'ailleurs fort sympathique, est venu renforcer le personnel débordé du consulat. Il arrive de Paris. Son poste nouveau l'enchanté, mais un regret le tourmente cependant, celui d'être à présent si loin de l'Opéra et de la Comédie-Française, qui sont ses théâtres d'élection. Pour ne pas perdre avec eux tout contact, il en suit, avec un intérêt passionné, les programmes, et l'on se fait un jeu de l'interpeller à l'improviste: « Qu'est-ce qu'on joue ce soir ? ». Sans hésiter, il répond avec entrain: « *Ariane, l'Enigme.* » Il a aussi des lueurs sur ce qui se passé au Vaudeville, aux Variétés ou à l'Odéon; mais la foi n'y est pas.

Samedi 31 août.

Une dépêche de Paris nous apprend ce matin que le conseil des ministres a décidé d'envoyer à Casablanca deux bataillons d'infanterie de renfort. Enfin !

Depuis trois semaines, il est évident pour tous ici que nos effectifs sont insuffisants à accomplir la tâche qu'on leur a remise. Depuis trois semaines, le général Drude ne se gêne guère pour constater tout haut cette évidence, et, du reste, à défaut d'aveu de sa part, la circonspection de ses mouvements, à elle seule, l'accuserait. Cependant, les journaux nous apportent chaque jour le récit de délibérations ministérielles ou des communiqués gouvernementaux, où il est dit, répété et confirme que le général Drude n'a pas besoin d'hommes, qu'il n'en a pas demandé, qu'il n'est pas question de lui en envoyer, etc..

C'est à n'y rien comprendre. Explication trop sommaire, d'accuser de mensonge les ministres, et j'y répugne³. J'ai gardé dans la mémoire la courte scène que voici. Il y a quelques jours, je causais avec le général dans la cour du consulat. Le correspondant d'un journal de Paris, survenant, tend au général son journal, qui venait d'arriver, et, lui désignant un article, le prie de le lire. C'était un entrefilet, d'allure officieuse, où il était affirmé, en termes péremptores, que le général Drude n'ayant pas demandé de renforts, on ne songeait point à lui en envoyer, et que toutes les informations contraires de « certains journaux » étaient inexactes. « Certains journaux »

³ Le général Drude, qui, ayant besoin de troupes, voulait se les faire offrir sans les demander lui-même, ne répétait pas à Paris ce qu'il disait à Casablanca, voilà l'explication. - N. de l'A.

désignait, en la circonstance, le *Figaro*, où, depuis près de trois semaines, sûr de mon fait, j'affirme la nécessité de renforts.

Le général lit, et, sans ajouter un mot, rend ensuite le journal au correspondant. Mais celui-ci, qui avait son idée, fait:

- Est-ce exact, mon général ?
- Parbleu, parbleu! grommelle le général, en riant dans sa grosse moustache. Evidemment c'est exact, évidemment.

Puis il prend congé précipitamment, et s'en va. Je l'accompagne quelques pas, ne soufflant mot, très amusé de cette petite aventure; et lui, tout à coup, entre ses dents, et se tournant vers moi:

- Il me demande si c'est exact ?... Comme je vais dire le contraire, n'est-ce pas !... Le gouvernement dit ce qu'il veut, ce n'est pas mon affaire...

*

* *

Aujourd'hui, les Espagnols ont pris un parti héroïque. Ils se sont rendus hors des murs - cette fois sans musique - et ont établi leur camp dans le secteur ouest, sur un emplacement voisin de la mer et choisi par leur chef, le commandant Santa-Olalla, qui n'a même pas cru devoir en référer au général Drude. On n'accuse pas plus ouvertement la stricte autonomie du contingent espagnol. En revanche, le commandant Santa-Olalla projette, paraît-il, d'organiser une petite réception intime en l'honneur du général et de son état-major.

VIII

1er - 6 SEPTEMBRE

Le cinématographe et les Espagnols. - Les cachets du commandant Santa-Olalla. - Un nouveau combat. - Les civils n'aiment pas les balles. - L'artilleur blessé. - Un prisonnier des tribus. - Ce qui se passe dans les camps. - Un hôpital dans une mosquée: la descente du « toubib » Merle aux enfers. - Les petits pains et les gros sous du docteur allemand. - Un homme que le général voudrait étrangler. - Dans le brouillard. - Les vaisseaux de guerre n'ont pas d'oreilles. - Le *Magnus* vient repeupler le Mellah. - Les juifs dans les ruines. - Un égout de l'humanité: la Bhira.

Dimanche 1^{er} septembre.

Un fameux opérateur de cinématographe est ici depuis deux jours. A peine s'est-il montré avec sa vaste boîte et son haut trépied, il a conquis des amis - quatre cent trente-huit amis – qui incontinent s'instituent sa providence. Ce sont les militaires espagnols. Dès qu'il est apparu parmi eux, il a bien vu que les sujets ne lui manqueraient pas, et que son voyage ne serait pas vain. Quelle bonne idée il avait eue de faire le voyage de Casablanca ! Entre tant de tableaux qui le solliciteraient, il n'aurait qu'à choisir. Que souhaitait-il ? On était « entièrement » à sa disposition. Voulait-il une charge, un branle-bas de combat, un assaut ? Préférait-il le spectacle d'une tranchée, des scènes intimes de la vie de camp, des portraits ? Qu'il parle, qu'il parle. Justement on projetait d'inviter sous la tente le général Drude. Le cinématographe serait de la fête, c'était promis: ainsi serait attesté sans réplique « l'accord des Espagnols et des Français ». Tant de bonne grâce enchante le candide photographe. Il conte ces choses avec béatitude, et il ajoute que les Espagnols sont bien obligeants...

Obligeants ou non, ce sont des hommes que ne tourmente point l'hésitation, et qui ne s'embarrassent pas de chimères. Le général Drude a ignoré quelque temps de quel nom il seyait de désigner la troupe qu'il commandait : - corps expéditionnaire, troupes de débarquement, corps d'occupation, etc. autant de noms véridiques, mais lequel d'entre eux agréerait à la diplomatie ? Il a choisi le plus modeste: corps de débarquement: M. Santa-Olalla se soucie bien des scrupules et des susceptibilités de la diplomatie! Dès son arrivée, cherchant un camp, il avait du moins son papier à lettres, ses en-tête, ses cachets, et il signait sans faiblesse: « *Le commandant en chef du corps d'occupation.* »

Voilà de la décision !

*

* *

Nouvelle affaire, et très chaude. Cette fois, c'est le général Drude qui la dirige en personne. Deux pièces de 75 sont en ligne, et, à elles seules, elles tirent 500 coups. La méthode du général est de briser du plus loin possible l'élan de l'adversaire et de l'empêcher d'approcher. Il économise ainsi des vies. Il m'a dit un jour : « Je suis ici avec ces braves gens pour faire la guerre; mais mon devoir est d'en ramener le plus possible, et tous si je le puis. » Qu'il serait instructif cependant de

savoir ce que pèse ici de chair vivante un kilo de plomb !

Comme c'est dimanche et que l'artillerie n'est qu'à deux kilomètres des murs, quelques Européens de Casablanca sont venus au spectacle. Le soir, en famille, on pourra parler de la guerre, et, si on a eu la chance de voir dégringoler quelques bons Marocains, quel joli épisode pour corser le récit ! Au besoin, on y ajoutera. Ils sont une vingtaine derrière les pièces, et chaque coup de canon leur donne le frisson guerrier. L'ennemi dessinait, sur notre gauche, un mouvement enveloppant, le général, qui le suit de la lorgnette, se tourne de leur côté :

- Méfiez-vous, Messieurs, ça va venir par ici.

Ils se regardent et ne comprennent pas tout de suite. Qu'est-ce qui va venir par ici ? Le général insiste.

- Je vous préviens, nous allons recevoir des balles.

Quoi, quoi ! Des balles ? Comment ! Des balles ? On reçoit des balles ?.. Ce général plaisante... On est au spectacle, voyons, ce n'est pas pour recevoir des balles ! On n'est pas du jeu. On n'est que des gens qui regardent... Mais ce n'est pas vrai, ce qu'il dit. Il veut les éloigner.

Voilà ce qui s'inscrit lumineusement sur leurs physionomies et dans leurs yeux, d'abord stupides, puis narquois. A tout hasard, néanmoins, ils se reculent un peu et se rapprochent des caissons. Un instant se passe... Zzzz... C'est une balle, puis une seconde, une troisième. Cette fois, ils ont compris du premier coup, et, comme je me retourne vers eux, je les vois qui s'égaillent à travers champs, courant de toutes leurs jambes, les mains aux chapeaux, et, par un instinct de tacticiens, déjà dispersés.

Alors le général se met à rire tout seul.

Un peu après, un giclement de poussière se produit contre la roue d'une des pièces, entre les jambes du pointeur, qui tout à coup fléchit.

Le général, qui l'a vu, fait, avec une rudesse affectueuse :

- Qu'est-ce qu'il y a, mon petit ? Une balle ?... Ce n'est rien, mon petit, on t'arrangera ça.

Le pauvre garçon, ébaubi et ne sentant pas encore la souffrance, regarde la terre, regarde sa botte, et, s'appuyant à la roue, reste sans paroles. Le lieutenant Raymond le saisit sous un bras; je lui prends l'autre; nous le ramenons à l'arrière, où nous le hissons sur la mule de mon confrère de *l'Agence Havas*, M. Favier, et, dans cet équipage, on le conduit à l'ambulance, où sa blessure est reconnue légère.

Pendant ce temps, un autre a pris sa place, et le service de la pièce continue, avec la même régularité rythmique, sans une hésitation, sans un retard, sans une distraction. En vérité, la machine militaire, ainsi ajustée et remontée, a sa vertu. Par la discipline, l'ordre et la méthode, elle fait du courage individuel un produit de son fonctionnement. L'homme est saisi, masse obéissante, dans l'engrenage de mouvements coordonnés; l'habitude qu'il a de les exécuter lui fait un entraînement automatique et diminue en lui les résistances émotives; il est réduit à n'être plus qu'une valeur, mais relative, nulle à elle seule, déterminée par le produit des valeurs qui l'entourent. N'importe ! l'étonnant sang-froid des camarades du blessé, âme vivante de la pièce inerte, et avant tout lui continuant, par devoir, leur service, montre en eux une belle richesse de tempérament. Le général en a l'orgueil, et, se tournant vers moi, qui reviens à ce moment, il me dit à mi-voix:

- Et ces bougres-là n'ont que dix mois de régiment !

Une fois de plus, nous sommes saisis d'admiration pour l'héroïque courage de nos adversaires. Au début de l'action, attirés dans une embuscade par le goum, qui les a aguichés et qu'ils chargent, se voyant déjà vainqueurs et maîtres du champ, les Marocains sont tout à coup accueillis par l'effroyable feu de nos canons, combiné avec celui des mitrailleuses et les feux de salve de l'infanterie. Alors ces guerriers magnifiques, braves comme des chevaliers de Malte, insoucieux de l'infériorité trop certaine de leurs armes, arrêtent leur charge, font volte-face; puis, rompant leurs groupes afin d'offrir moins de prise à notre tir, reviennent à l'assaut avec une splendide intrépidité, et c'est pour se faire décimer par le feu terrible de nos troupes... Ah! puisqu'il est en France des conquérants qui, le cigare aux lèvres, parlent au fumoir d'une expédition marocaine comme d'une excursion en Suisse, que ne peuvent-ils venir passer avec nous une journée sur les crêtes de Casablanca !

Lundi 2 septembre.

M. Nesson, ingénieur des travaux du port, qui furent parmi les causes ou les prétextes des massacres du 30 juillet, a vu arriver dans son bureau un de ses anciens ouvriers, un Marocain. Le malheureux, molesté et entraîné par les Mediouna, dans les journées du 5 au 7 août, n'a pu redevenir libre qu'en se rachetant. Cela lui a coûté vingt-cinq francs, une fortune, qu'il a pu emprunter. Auparavant, on avait vendu sous ses yeux sa femme et ses deux enfants, dont une grande fille de quinze ans, emmenés comme esclaves.

Dans les camps, ripailles échevelées, coupées de terribles rixes, chacun ne songeant qu'à ravir à son voisin le fruit de sa rapine, et celui-ci n'ayant d'autre pensée que d'accroître son butin. On se réconcilie sur le dos des pauvres gens dont on a fait sa chose. On les a d'abord dépouillés de leurs vêtements, car tout se vend. Quand il n'est plus resté d'eux que leurs tristes corps sans nourriture, on en a fait trafic, et on les promène de tente en tente, nus et désolés, esclaves de qui en fournira le plus haut prix. Voilà les chevaliers contre lesquels nous luttons, et l'on nous dira que l'ordre du monde n'exige pas que la civilisation prenne sur eux quelques droits !

Les plus féroces, dans ces repaires, sont les anciens soldats du Maghzen. N'est-ce pas charmant ? Les hommes chargés de la police et désignés pour le respect de la règle, si ce mot ne détonne pas au Maroc, s'instituent les indicateurs et les pourvoyeurs des pillards contre lesquels on leur a remis des fusils ! N'oubliez pas que c'est avec des ironistes de cette qualité que les augures d'Algésiras nous ont, sans rire, conféré le soin d'organiser la police dans l'empire de Sa Majesté Chérifienne.

Aux hommes des tribus, ces soldats rouges sont précieux. Connaissant les gens de la ville - ceux qu'ils protégeaient hier - ils les nomment et déterminent sans erreur la culpabilité de chacun. Les pires des forbans sont, à leurs yeux, les pauvres diables qui, s'étant mis au service des Européens, ne se croyaient pas pour cela tenus de les trahir. Aussi les ouvriers indigènes du port demeurés loyaux, ils les montrent comme des « chefs », et on leur fait bien voir ce qu'il en coûte d'être un « chef », quand on n'est pas celui des massacreurs !

Parmi ces honnêtes courtiers, que le Maghzen ne payait pas - ce fut son grand tort - et qui, maintenant, moyennant quelques bonnes délations, se gobergent aux frais des tribus, il en est un qui se distingue: c'est le gardien de la porte de Sidi Bel Yout, proche des chantiers. Celui-là est un maître. Du temps où il exerçait ses fonctions, il prélevait, de son autorité propre, une sorte de dîme sur les ouvriers qui, presque tous, passaient par cette porte pour se rendre au travail. L'entreprise chômant, il reprend son commerce, mais sous une autre forme et ailleurs.

Il y a encore les ouvriers traîtres, car il est certain que beaucoup d'entre eux furent les instigateurs ou les complices de l'agression. Ce sont les farauds de la bande; c'est leur politique qui triomphe, et ils se pavanent dans les camps: si les Mediouna et autres seigneurs ne montrent pas du respect pour ces hommes d'état, ils sont bien injustes.

*
* *

Il est un Européen qui, le premier dans l'éternité, a passé le seuil d'une mosquée marocaine : c'est le docteur Merle. Ni la curiosité ni un désir de bravade ne l'y ont dirigé, mais la volonté de faire le bien. J'ai parlé des cadavres, du sang, de la pourriture. Hélas ! sait-on que, selon les statistiques, le dieu des guerres veut cinq blessés pour coucher un mort ? Si l'on a relevé à Casablanca cinq ou six cents cadavres, pour compter au plus juste, faites le calcul du nombre des blessés. Que sont-ils devenus ? Beaucoup se sont enfuis sans doute, ou ont été emportés pour aller guérir ou mourir sous quelque tente ou dans un village de la Chaouïa. Beaucoup se sont tapis au fond de leurs maisons, d'où on les vit, larves, surgir et se traîner, quand le silence commença de se faire dans la ville ; j'ai noté la rencontre pathétique de cette belle jeune femme, que mangeaient vivante les mouches, et qui mourait doucement, douloureusement, sans plainte, de sa plaie sanglante.

Beaucoup périrent, privés des soins les plus sommaires. Il en vint quelques-uns au dispensaire français, que dirige le docteur Merle. Ce furent les plus hardis, car l'Arabe, déjà rebelle aux soins médicaux et aux opérations, appréhendait, en ces jours de tempête, jusqu'à la lumière du soleil, et les plus braves eussent souhaité de se faire taupes pour disparaître sous la terre.

On sut un jour qu'une mosquée de Casablanca servait d'asile à certains de ces débris, et le docteur Merle s'y présenta. « Toubib », fit-il, c'est-à-dire « médecin ». Le gardien qui veillait au seuil le regarda avec angoisse, car il savait bien que maudite deviendrait aussitôt la maison de prière souillée par un pied roumi. « Toubib », répéta le docteur, et, écartant le pauvre diable qui ne songea point à résister dans une ville qu'il voyait aux mains des « chiens », le toubib entra...

Plusieurs fois j'ai pénétré à sa suite dans la mosquée de misère, à l'heure de sa visite quotidienne, mais il y eut des jours où, fatigué d'un trop violent effort, je n'ai pu prendre sur moi d'attendre qu'elle fût achevée. Tout ce que l'invention malfaisante est capable de produire de destruction et d'horreur, de faire d'entailles et de mutilations dans de la chair vive, tout ce qu'elle peut briser d'un corps sans lui enlever tout à fait la conscience et le souffle, et tout ce que la nature sait ajouter par les végétations, par la décomposition, par la pourriture, à l'oeuvre savante des hommes, voilà les tableaux de l'horrible musée qu'est devenue la maison sacrée !

Les hommes, les femmes, les vieux, les jeunes, tous sont confondus dans la douleur. Dans le *mirhâb*, enfoncement de la muraille tourné vers la Mecque, grouille une nichée d'enfants sales et dépenaillés, dont les uns sont blessés et les autres accompagnent leurs mères. Un peuple misérable gît, se traîne et se tord sur les nattes. Les jambes et les bras cassés sont les hors-d'oeuvre; nous avons mieux: des blessures dans le ventre, des balles qui perforent une poitrine, brisent un os, traversent un poumon et, de l'avant à l'arrière, creusent un couloir où chemine un pus vert.

Un malheureux, de vingt ans à peine, n'a, depuis un mois, d'autre position que d'être étendu sur le ventre, parce qu'une balle, entrée dans son dos entre les omoplates, en est sortie à la hauteur

du rein, en s'ouvrant une large et immonde porte. Un adolescent, pris dans un incendie, a les deux jambes complètement brûlées jusqu'au-dessus des genoux. Un vieillard, dont la barbe est blanche, a eu les os de la jambe brisés par un projectile, et, se tapant sur le ventre, protestant qu'il est brave et ne se plaindra pas, ne cesse pas de réclamer l'amputation. Un homme splendide, jeune, qui a les yeux ombrés et profonds, le teint doré, les traits réguliers et purs, le front haut ceint d'un turban, montre une face impassible de sphinx, sans barbe, et, accroupi, se tient constamment immobile, le buste droit, sans que jamais, du fond de son cerveau, quelque chose de sa pensée vienne affleurer son visage, ne faisant d'autre geste que celui de la main qui agit avec noblesse dans l'air chaud un écran de paille tressée. Celui-là est un privilégié; il en est quitte pour une blessure légère du bras gauche; mais il en a la pudeur et la draperie amplement d'étoffes superposées.

A côté de lui, une femme encore jeune, et qui, ailleurs qu'ici et dans un autre costume, serait belle, montre des yeux hagards, un visage tordu de souffrance; quand je me suis approché d'elle un jour, elle me désigna sa jambe, et, me prenant, moi aussi, pour un « toubib », elle faisait, de la tranche de sa main, un geste vertical et me suppliait désespérément de lui enlever le membre qui la torturait. Une autre, misérable et ridée, a une fracture de l'épaule. Elle souffre, et ses yeux pleurent. Et, comme elle veut se lever, elle porte à sa bouche, de sa main droite, les doigts de sa main gauche, les saisit entre ses dents, et ainsi se soulève, retenant dans ses mâchoires le poids de son bras inerte.

Un seul de ces malheureux est installé avec quelque apparence de confort. C'est un grand diable, qui a une barbe noire et un certain air de majesté, et qui, étendu sur une chaise longue de paille, ne cesse pas de fumer: il est le frère de l'ancien caïd Hadj Hammou, qui fut de nos plus surnois adversaires, et dont la main active a travaillé à la préparation de la journée sanglante du 30 juillet. Celui-ci a reçu à la cuisse deux balles, et le voilà tristement allongé dans une mosquée, où son salut, s'il doit vivre, lui viendra des roumis !

Rapide, méthodique et précis, secouant ses aides trop lents, le docteur Merle va de l'un à l'autre, et, successivement, les fait transporter hors de la partie couverte de la mosquée, en plein air, sur le sol dallé, préalablement lavé à l'acide phénique. C'est là que, accroupi, les manches relevées, penché sur d'affreuses plaies, bravant les odeurs putrides qui s'en dégagent, il défait et refait les pansements, et, quand il le peut, opère. Et c'est ainsi chaque matin, il accomplit un devoir humain, et sans doute comprendrait mal que l'on s'en étonnât. Mais il est des degrés dans le mérite, et cette quotidienne descente dans l'enfer de la destruction et de la souffrance n'est pas l'effet d'un zèle ordinaire. Il est bon qu'on le sache. Il n'est pas mauvais non plus que les Français, et d'autres avec eux, apprennent par cet exemple que la France ne se manifeste pas seulement aux Marocains par ses « frégates » et ses canons.

L'autre jour, un Allemand, le docteur M... fameux par l'acharnement qu'il mit naguère à combattre au Maroc l'influence française, venu à Casablanca, a visité, en compagnie de sa femme, la mosquée. Des gens qu'ils avaient amenés portaient du pain; eux-mêmes s'étaient munis de pièces de monnaie; et ils firent à tous les réfugiés de l'asile une charitable distribution. .

Nul qui n'approuve cette excellente pensée. Mais des journaux allemands, incontinent avertis par une renommée aux grandes ailes et de riche imagination, imprimèrent sans délai, à propos de cette visite, décrite en termes extatiques, que les Allemands étaient les seuls à montrer de la pitié pour les déplorables victimes de la guerre.

Voilà l'excès. N'importe qui, du bout d'une main gantée, peut, en s'apitoyant, distribuer des pains et des sous; mais c'est autre chose de respirer des pestilences et de manier des chairs

pourries, et nous attendons encore le médecin étranger qui offrira son aide au docteur Merle.

*
* *

Le général Drude fait profession de ne pas lire les journaux. Il semble, en effet, qu'il ne les lise point, car il faut lui révéler les nouvelles les plus retentissantes. J'ai su cependant qu'il est habituellement assez bien informé des choses qui le concernent.

L'autre jour, le nez dans un journal, je le rencontre :

- Ah! Fait-il en donnant une tape sur ma feuille dépliée, il y a un personnage que je voudrais bien étrangler !

- Et qui ?

- Le général Drude, donc!... Est-ce qu'on ne va pas bientôt cesser de parler de lui ?

Ce n'était, je le crois bien, qu'une façon de dire.

Jeudi 5 septembre.

Je reviens de Tanger sur *l'Oued-Sebou*, de la Compagnie Paquet, et, à sept heures du matin, nous entrons dans le brouillard, mais dans un brouillard comme gluant, qui dresse sa muraille opaque à trente mètres du navire.

A neuf heures, le capitaine stoppe et dit: « Je dois être en face de Casablanca. » Nous voici immobiles, sans lumière, sans espace, sans horizon, et je m'imagine que, si nous naviguions dans l'éther, parmi les étoiles du firmament, notre solitude serait moins pesante. Toute la journée, sans une éclaircie, sans qu'une fissure ait entr'ouvert la paroi et fait un chemin au soleil, la prison des nuages nous enserre. En prêtant l'oreille, nous percevons le bruit des brisants, signe que la terre est proche, mais quelle terre ?

A une heure, nous avons vu soudain surgir du mur gris, à vingt mètres, un fantôme: une vedette à vapeur de l'un des navires de l'escadre de Casablanca, perdue, elle aussi, depuis le matin. Notre capitaine interpelle l'enseigne qui la commande; mais, plus fier que Neptune, celui-ci n'agit même pas, en réponse, son trident.

Le sifflet, la sirène, la cloche alternent leurs concerts. Nul bruit ne répond à nos appels, et, à mesure que passent les heures, notre solitude nous apparaît plus sinistre. Le docteur Henri de Rothschild, qui est du voyage avec ses distingués collaborateurs, les docteurs Abel Desjardins et de Sard; et son ami le vicomte de Bondy, se désespère de ne pouvoir débarquer que le lendemain son matériel d'hôpital.

Déjà nous avons pris le parti de passer la nuit ainsi, lorsque, à six heures, comme un souffle chasse la fumée d'une cigarette, la brume soudain s'écarte. Nous nous trouvons en effet en face de Casablanca, et les vaisseaux de guerre sont à six cents mètres de nous. Est-ce que le brouillard est aussi imperméable aux appels des cloches, des sifflets et des sirènes qu'aux rayons de soleil ?

Vendredi 6 septembre.

Liesse dans le Mellah. Le *Magnus*, qui arrive de Gibraltar et de Tanger, en ramène un contingent notable: trois ou quatre cents israélites, qui, ayant fui Casablanca au moment des catastrophes, y rentrent à l'heure de la paix revenue.

Ce ne sont pas des indigents. Ici comme en tous pays, les pauvres n'ont eu dans la tourmente d'autre ressource que de se tapir au fond de leurs réduits, d'y attendre l'irruption du vainqueur, d'offrir le dos à ses coups, de mourir de violence ou de faim. Ceux-ci sont des juifs pourvus. Commerçants, tailleurs, selliers, bottiers, usuriers, il en est parmi eux dont la fortune est notoire. Tous, en tous cas, disposaient pour le moins d'un pécule qui leur a permis de monter sur un bateau et de vivre un mois entier en des contrées plus favorables.

Cependant une joie descend en eux à la pensée de regagner leurs foyers, et leurs visages la divulguent. Pas de race au monde qui possède plus de vertus d'intérieur et chérisse davantage sa maison, que ce peuple nomade. Aux lieux où ils vécurent dans la quiétude, que vont-ils retrouver ? Des logis dévastés et vidés, le désordre et la ruine.

N'importe ! Quand leurs frêles bateaux, glissant entre les masses des noires barcasses, accostent à la grève de la Marine, et que, se mouillant les pieds, hommes et femmes sautent dans le brouhaha du port, où des marins, péniblement, débarquent des chevaux, ils montrent des figures lumineuses. Des parents, des amis, avertis de leur arrivée, sont venus les attendre. Les femmes s'embrassent, les hommes se baisent les mains, et l'on rit béatement, sans que les uns ni les autres trouvent tout de suite un mot à se dire. Quel mot se diraient-ils ? La pensée les obsède du drame souffert, et ils se regardent avec une sorte de stupeur, comme des gens qui reviennent de très loin.

Tout le jour, on les rencontrera par les rues, les hommes en houppelandes noires et en calottes de sacristains, les femmes, épaisses et enjuponnées, avec des robes à ramages, des babouches brodées d'or, des fichus de laine rose ou bleue dont elles s'enveloppent le buste, et ces mouchoirs de soies multicolores, où soigneusement elles enferment leurs cheveux nattés, et qui retombent dans le dos, jusqu'à la taille, en une longue pointe effilée, comme si, dans leurs chevelures, les femmes mettaient leur impudeur. Elles se font des révérences familières, battant l'air de leurs mains molles, et s'embrassent sur les joues tant qu'elles peuvent. Elles s'entraînent ainsi l'une l'autre; puis, marchant de leur pas alangui d'orientales, elles vont par théories, se tenant le bras, et visitent la ville, leur ville.

*

* *

Elles s'arrêtent devant les logis incendiés, et souvent s'exclament. Que je souhaiterais d'entendre leur langage! Ici, peut-être, fut la boutique d'un proche, et, plus loin, la demeure d'un oncle chez qui, j'imagine, l'usage était de se réunir aux jours de fêtes religieuses, quand toute la famille endimanchée, assise en rond, devise, du lever du soleil jusqu'à son coucher, sans manger ni boire, sans autre intermède que d'aller, aux heures rituelles, prier à la synagogue.

Elles cheminent ainsi à travers la ville, stupides et simples devant la perfection de travail de la Mort. S'il leur reste des sens capables de frémir devant la laideur et la saleté, qu'elles prennent garde de s'enfoncer dans les profondeurs de la Bhira ; arrivées à une petite place que je connais bien, où un poste de tirailleurs veille dans l'ombre fraîche d'une maison à colonnade, qu'elles

rebroussement chemin : les ruines du feu sont moins repoussantes et moins douloureuses que ne sont les grouillements des larves humaines de la Bhira.

J'y ai pénétré un jour, au hasard d'une promenade de découverte; j'y suis retourné volontairement une autre fois; et je crois bien que cette double expérience a épuisé tout mon courage d'investigation. En des récits, trop nombreux sans doute pour l'intérêt du lecteur, mais insuffisants en regard de la réalité, j'ai tenté de décrire quelques-unes des horribles visions qui composent l'enfer de Casablanca. J'ai eu l'impression qu'une plume imagée et forte eût pu, au défaut de celle qui écrivait, en faire des peintures exactes et émouvantes. Aujourd'hui, au seuil de cette Bhira, je me demande en vérité s'il est possible, à l'aide de mots, de surexciter assez les imaginations pour y faire apparaître une si dégoûtante horreur. Ce n'est rien de décrire des spectacles de mort et de sang. Les ignobles tableaux des laideurs de la vie rencontrent des yeux plus rebelles; c'est que chacun dans la détresse bestiale d'êtres pareils à lui, perçoit obscurément des raisons de s'accuser, et que son égoïsme, insoucieux des solidarités qui dégradent, trouve plus commode de l'ignorer ou de la nier.

Si malheureuse que soit la plus grande part de la population juive de Casablanca, si sordide son Mellah, cette écume pourtant a son écume, cette fange a son résidu: la Bhira.

C'est la cité du plus bas commerce et de la plus immonde misère. En des rues étroites, crasseuses, empuanties, où les eaux ménagères stagnent entre les pavés, où grouille un peuple en lambeaux, et plus sale encore qu'il n'est pauvre, s'ouvrent des réduits noirs qui sont des boutiques, où l'on débite des choses indéfinissables et d'où s'échappent des pestilences. Plus loin, la zone des boutiques franchie s'alignent des cabanes ou des huttes couvertes de chaume ou de plaques de zinc tuyauté, ou de bois tout simplement, et qui, dans un espace minuscule, logent des familles entières.

L'horrible de la Bhira, ce n'est pourtant ni sa misère, ni son ignominie, ni l'affreuse et tenace odeur qui vous oblige à vous boucher le nez et dont s'imprègnent les vêtements ; c'est la dégradation des êtres qui s'y traînent.

Au seuil de leurs taudis, hommes et femmes, à demi nus et tassés comme des limaces, sont accroupis et regardent le passant d'un œil oblique, d'où coulent la crainte et la bassesse, où se dénoncent toutes les tares et tous les vices d'âmes croupissantes. Emplissant les ruelles, des enfants s'ébrouent, mais quels enfants ! Vêtus de loques et pieds nus dans la boue fétide qui compose ici le sol, ils montrent des visages repoussants, et tels que l'on se demande lequel est le plus ignoble, de ces figures de crasse qui se haussent vers vous pour mendier, ou de ces pieds qui s'enfoncent dans la terre putride. Quelques-uns sont infirmes; quelques-uns sont percés de maux affreux ; des ulcères rongent leurs faces; des membres sont tordus; des yeux sanglants, où se posent les mouches, sont déjà à demi entrés dans la nuit éternelle, dont les enveloppe l'ophtalmie purulente; et ils promènent leurs doigts sur ces horreurs pour les sucer ensuite.

Et voilà pourtant des êtres humains. C'est de ce cloaque sans nom qu'est sorti, n'en doutons pas, il y a deux ou trois générations, le riche marchand ou l'opulent usurier, que son travail, son intelligence ou son astuce ont conduit dans une maison du quartier européen, où la beauté éclatante et copieusement dotée de sa fille se montre parfois entre les rideaux de soie de sa fenêtre.

En vérité, ce bourgeois cossu, qui s'habille aujourd'hui à l'européenne et fait le voyage de Paris, n'a-t-il pas quelques devoirs envers la Bhira ? Et nous-mêmes, qui nous disons les civilisés, sommes-nous donc sans obligations à l'égard de ces malheureux, que l'ignorance, la misère et une longue suite de persécutions retiennent dans leur ignominie ? Voici une matière humaine sur

laquelle il sera licite d'exercer nos facultés civilisatrices : elle est plus proche et sera plus docile que ne sont des nègres lointains; que ne tentons-nous cette oeuvre ? Louons du moins M. Henri de Rothschild, qui a remis au commandant Mangin une somme d'argent destinée à secourir ces larves. Rien d'autre à faire, pour débiter, que d'incendier et de raser la Bhira. Le feu purifie.

IX

6 - 10 SEPTEMBRE

Sur les routes de l'espérance. - La Chaouïa joue au jeu du cheikh qui s'amuse et des Français qui sont sérieux. - Le charbonnier du coin. - La femme aux yeux noirs et l'Arabe à la barbe d'or. - Une affaire de moeurs. - Un photographe, héros sans le vouloir. - Le général n'est pas content. - Les « histoires » et le « petit complot ». - Il en a assez, et Taddert « ne lui dit rien ». - Un rêveur et un sage : le commandant Lesquivit. - Silence et aquarelle. - M. Malpertuy achève de reconquérir son consulat. - Un homme d'action : le lieutenant de vaisseau Le Vay. – Du Laos à Casablanca.

Vendredi 6 septembre (*Suite*).

En débarquant hier, j'ai trouvé Casablanca paisible, et le consulat de France emporté sur les routes de l'espérance. Notre consul n'a jamais pensé que la campagne dût être longue. Dès le début, après chaque engagement, il se plaisait à endormir nos inquiétudes en nous assurant que les Marocains étaient las et qu'ils allaient se rendre. Un quidam de la Chaouïa est survenu à point, pour lui permettre de croire que sa prophétie est, cette fois, en voie de se réaliser. Un certain Maaïzi, cheikh de la tribu des Chtouka, lui a écrit en vue de l'informer que les tribus, décimées, sont à bout d'efforts et demandent la paix. A quoi le consul, réfrénant les manifestations de son allégresse, a sagement répondu qu'il ne consentirait à causer qu'avec des délégués authentiques de chaque tribu. Rendez-vous avait été pris ce matin au consulat. La délégation n'y a point paru, et les fronts se rembrunissent.

Elle n'y paraîtra point, voilà qui est certain pour moi, et j'en ai fait hier le pari. Le gain le plus assuré de la merveilleuse combinaison du Maaïzi aura été d'immobiliser pendant deux jours nos soldats, car le général Drude, afin de ménager sans doute « l'élément civil », a eu la bonne grâce de consentir une sorte d'armistice de quarante-huit heures. Si les Marocains ne parviennent pas à nous faire reculer dans les combats, ils réussissent assez bien, on le voit, à nous faire toucher les épaules dans les feintes de la diplomatie, et cette aventure n'illustrera pas les fastes de Casablanca.

Si pressé que l'on soit, ainsi qu'il paraît, de faire la paix ou quelque chose qui y ressemble, ne pouvait-on, du moins, prendre le temps de réfléchir, et, sur les seules oeuvres de la diplomatie, la logique est-elle sans prise ? Cette tribu des Chtouka, à laquelle appartient le Maaïzi, est l'une des plus faibles et les plus négligeables de la Chaouïa. Elle se compose de pauvres diables fort peu guerriers, qui ne songent qu'à vendre le charbon de bois dont ils sont grands producteurs, leurs poules et leurs oeufs, et la guerre actuelle a ruiné leur commerce. Leur désir le plus certain est de reprendre en paix les relations avec Casablanca et d'y pouvoir amener des marchandises sans dommage. Qui les en blâmera ? Mais quoi ! Maaïzi n'est même pas le caïd des Chtouka; il y est cheikh, c'est-à-dire seigneur de deuxième catégorie, et, si bien intentionné qu'il puisse se montrer, ce ne sont pas des guerriers de bonne humeur ou des commerçants débonnaires que nous pouvons rechercher à présent comme interlocuteurs; ce sont, s'il leur convient, des personnages qualifiés de tribus notoires et capables de traiter en leur nom.

Il ne s'agit pas, dans la controverse qui s'est élevée entre nous et ces messieurs de la

Chaouïa, de taxer le prix du stère de charbon ou du quarteron d'oeufs de poule, mais de quelque chose de plus important, à savoir s'il sera permis aux Européens de faire en paix le commerce aux côtes marocaines. Sur cette question, nous ne pouvons discuter qu'avec des gens autorisés à le faire, et nous n'avons pas de temps à perdre aux palabres dilatoires du charbonnier du coin. Le principal personnage du dialogue est le canon. Il a eu tort de se taire pendant deux jours. Lorsque viendront à nous, non pas des cheikhs, mais les caïds et les notables des grandes tribus, alors il pourra faire trêve pour que nous entendions leurs voix.

Si nous voulons ménager la vie de nos soldats, notre temps et notre argent, gardons-nous de nous laisser prendre à tous les attrape-nigauds du monde oriental. Faisons vite et agissons à coup sûr. Je crois bien d'ailleurs que ce pourrait être la devise du général Drude, qui semble avoir subi, plus qu'il n'a accepté, ce singulier armistice⁴.

Samedi 7 septembre.

D'un bateau qui venait du nord, j'ai vu débarquer, à la nuit tombante, une jeune femme arabe dont on n'apercevait que les yeux noirs sous des voiles de laine blanche. Une domestique, portant un enfant, l'accompagnait. Un Arabe, avec mille précautions, la guidait; sa sollicitude était active, prévoyante et inquiète; il la soutenait le long de l'escalier glissant, la dirigeait vers la barque soulevée par la vague, et, quand un débardeur espagnol la saisit dans ses bras pour l'y faire descendre, il fut visible que la chose lui était déplaisante. J'ai déjà rencontré, quelque part, les yeux noirs de cette femme, j'ai vu surtout l'étrange barbe blonde et le lorgnon de cet arabe soigné: où donc les ai-je vus ?... Je me rappelle.

C'était le 8 août. Trois jours plus tôt, le *Galilée* avait bombardé Casablanca, et c'est la veille que le général Drude y avait débarqué. Je me trouvais depuis deux heures à Tanger, lorsque parut dans la rade un vapeur anglais qui, venant de Casablanca, en amenait, avec des nouvelles, des habitants affolés, fuyant la ville encore fumante. Tandis que je descendais vers le centre, leur foule, qui venait de débarquer, remontait la grande rue de Tanger, poussée et disjointe par l'extraordinaire cohue qui ne cesse de l'emplir. On les regardait passer. N'étaient-ils pas les « rescapés » du moment, les survivants miraculeux d'un drame qui, si proche encore et si mal connu, se grandissait dans les esprits de tout ce que l'imagination y substituait à la vérité ignorée ?

Différents de la bande morne, des réfugiés de distinction apparurent tout à coup. Sur une belle mule noire, une femme hermétiquement voilée s'avancait, tenant devant elle un jeune enfant. Les fines étoffes qui l'enveloppaient, leur blancheur, ses babouches brodées annonçaient une personne d'un rang élevé. On n'apercevait d'elle que deux yeux noirs, des yeux admirables et profonds, prolongés par le kohl jusqu'aux tempes, ombrés de longs cils, des yeux jeunes, amusés et curieux, qui, dans une étroite fente des étoffes accumulées, se posaient tout alentour avec ingénuité. Derrière elle, sur une autre monture, un Arabe, serrant contre lui un second enfant, suivait l'inconnue aux yeux luisants, et, si je me suis souvenu de la rencontre de ce couple, c'est moins à cause de l'énigme de ces yeux d'amour que pour l'étrangeté de cet arabe. Il portait une

⁴ Selon les dépêches que lui-même adressait au gouvernement, le général Drude se donnait en réalité comme l'inspirateur et le directeur de ces négociations ou prétendues telles, ainsi, du reste, que de celles qui suivirent. Il n'y paraissait point. Elles étaient, en outre, présentées comme des démarches sérieuses. Il en résultait que le gouvernement croyait une chose, et que les témoins directs en savaient une autre. Je n'ai pas cru, néanmoins, en revoyant ensuite ces notes, prises au jour le jour à Casablanca, devoir modifier leur caractère.

barbe blonde bien taillée et séparée au milieu, et un lorgnon d'or chaussait son nez. Il regardait à droite et à gauche, attentif et agité, évidemment inquiet de tous les regards qui se détournèrent au passage de sa femme. Cette jalousie soupçonneuse est bien d'un arabe.

Mais ce teint pâle, cette barbe d'or, ce lorgnon que retient un fil noir ?... Eh! bien, sachez-le, cet arabe est un faux arabe. Un Français, à qui sa trop susceptible patrie rendit inhospitalier, pour des peccadilles, le sol natal, s'est, depuis des années, réfugié au Maroc. Le vieil homme, pareil au docteur Faust, y a jeté aux flammes du passé sa défroque ancienne, et il a décidé de se refaire une âme et une existence neuves. Il s'habille à l'arabe, vit en arabe, aime en arabe, et cette femme est sienne, car il l'a achetée. Heureux époux qu'enrichit l'amour de deux enfants, et que berce une existence quiète, dépourvue des agitations de nos villes trop pressées et trop susceptibles ! Mais quelle catastrophe, si, dans les jours où Casablanca fut aux mains des sauvages, quelque Médiouna sans délicatesse eût croisé sur sa route, derrière le lorgnon d'or, les yeux noirs.

Dimanche 8 septembre.

La nuit, au camp, un tirailleur s'est levé sans bruit. Il a pris son fusil, l'a chargé, a appuyé le canon contre son ventre, puis a pressé la détente, et il est mort. Gros émoi. Qu'est-ce ? Le mal du pays ? L'ennui ? Le désespoir de combattre des frères de race ? Rien de tout cela. Une affaire de moeurs, voilà tout...

*
* *

Lundi 9 septembre.

Une aventure comique et déplorable est celle de M. Mesguich, artiste du cinématographe⁵. Le soir de son arrivée, M. Mesguich, qui mangeait à notre table, disait:

- Je suis venu à Casablanca. Mais je ne vais pas m'exposer à des risques. Ce n'est pas mon métier de faire la guerre. J'ai une femme et des enfants, à qui je me dois.

Chacun applaudit à la sagesse de ce langage. Mais M. Mesguich est un homme distrait, et sa distraction faillit, à son insu, faire de lui un héros.

Aidé d'un juif et suivi d'un bourricot qui portait son lourd appareil, il parvint, l'autre après-midi, en un lieu qui lui sembla propice à dérouler ses bandes. Et déployant les branches de son trépied, y vissant sa lourde boîte, M. Mesguich se livrait en paix à de minutieuses mises au point, lorsqu'un cavalier qui l'accompagnait, et qui s'était un peu éloigné, revint vers lui au galop en criant: « Filez ! Filez vite ! »

⁵ Félix Mesguich est un opérateur français de cinéma né le 16 septembre 1871 en Algérie et décédé le 25 avril 1949 à Paris. Il fut un des premiers reporters du cinéma (avec Alexandre Promio). Mesguich est envoyé par les Frères Lumière aux quatre coins du monde (États-Unis, Russie ...) Il est renvoyé de Russie pour outrages après avoir filmé Caroline Otero (la belle Otero) dansant avec un officier russe. En 1902, il est engagé par Charles Urban. Il parcourt l'Europe, la Turquie, le Caucase, la Russie, la Mongolie ... Il est à Saint-Petersbourg en 1905 quand débute la Révolution, à Rambouillet pour les parties de chasse d'Alphonse XIII d'Espagne et d'Émile Loubet, à la fête des vigneron à Vevey, aux Jeux Olympiques d'Athènes en 1906, dans l'avion de Wilbur Wright à Pau en 1908 (premier film à bord d'un avion), en 1909 il fait le tour du monde... (Wikipédia) Note de JPM.

- Quoi, quoi ? faisait le candide photographe.

- Mais vous ne voyez donc pas ?

L'infanterie qui le flanquait tout à l'heure avait disparu pour aller prendre une autre position. La cavalerie avait changé d'objectif.

De la gauche, accourait maintenant à toute allure un gros de Marocains, qui, selon leur tactique, essayaient de nous tourner, et, en nous tournant, allaient isoler le confiant opérateur, seul à présent sur une crête déserte, éloigné de sept ou huit cents mètres de l'artillerie.

Il lança dans l'espace un foudroyant juron et, ramassant appareil et trépied, sans prendre le temps de les démonter, il les jeta sur son épaule et se précipita vers l'artillerie, tandis que son jeune juif fuyait de toutes ses jambes et que le placide bourricot raclait la terre de sa langue.

M. Mesguich gagna à temps son refuge, et il en fut quitte pour l'émotion. Mais, le soir, il eut une attaque de dysenterie qui le tint trois jours. Et cette petite anecdote pourrait s'intituler: Aventure du héros sans le savoir. Racontée par M. Mesguich, qui a le sens de la narration, elle est irrésistible.

*

* *

De bonne heure, ce matin, je suis allé au camp. Le général, mal remis encore d'un accès de fièvre coloniale, est de mauvaise humeur, et c'est la première fois que je le trouve en cet état:

- J'en ai assez, fait-il sans préambule, de toutes ces « histoires » que je sens rôder autour de moi !... Voilà maintenant *qu'on* veut me dicter ma conduite !... *On* veut me forcer à aller à Taddert, et tout de suite !... *On* exige que je fasse ceci, où cela ! Et *on* va jusqu'à circonvier mes officiers, dans mon entourage !... Oui, ce matin, un de mes officiers d'ordonnance vient me trouver et me dit qu'il faut aller à Taddert !... Ah! Non ! Je n'aime pas ça !... Ah! je le sentais bien, depuis quelque temps, leur petit complot !... Mais non, non, ça ne réussira pas. Qui commande ici ? Hein ? Qui a la responsabilité ?... Eux, ou moi ? Sur qui tombera-t-on, si je m'aventure et rate mon affaire ?... Sur eux ou sur moi ? C'est encore eux, vous le verriez, qui seraient les plus sévères à m'accuser !... Je prétends n'agir qu'à ma guise, à mon heure, et selon mon gré. Et quand j'ai quelque chose là, vous savez, ça y est. Il suffit qu'on veuille me forcer la main pour que je ne marche pas... Je n'ai pas seulement en mains la responsabilité de mes soldats, dont je ne ferai pas tuer un seul à l'aventure, je tiens aussi le sort du ministère, ah !... Eh bien, je serai loyal, et je ne mettrai pas dans l'embarras des gens qui ont eu confiance en moi...»

Le général continue ainsi longtemps. Il ajoute qu'il n'a pas encore autant de monde qu'on le croit, que les deux bataillons de renfort qu'on lui a expédiés n'avaient chacun que 600 hommes au lieu de 800, qu'en somme il ne dispose au total que de 4 200 fusils, et qu'il ne peut pas en emmener dans une sortie plus de 1.800. Et il conclut :

- C'est pour toutes ces raisons que Taddert, Taddert... eh bien, ça ne me dit rien.

J'ai beaucoup aimé ce langage de chef prudent et fier, et je me suis permis de le dire au général.

Cet homme est, en vérité, fabriqué d'acier. Il ne s'est pas encore couché dans un lit, il ne s'est pas déshabillé une seule fois la nuit depuis qu'il est ici. Il s'étend, chaque soir, sur un lit de camp, tout vêtu, et jette seulement sur lui une couverture. On apporte devant moi un lit que lui envoie le docteur de Rothschild : c'est le premier qui entre dans sa tente. Il y a dix-sept jours qu'il n'a enlevé ses bottes que pour les soins de sa toilette. Ajoutez qu'il dort à peine. C'est un miracle

qu'il soit encore debout.

Mardi 10 septembre.

Le capitaine de frégate Lesquivit, qui sert à bord de la *Gloire*, est un homme doux, bienveillant et taciturne, et qui lave avec distinction de lumineuses aquarelles. Il est à terre depuis un mois; il y occupe le poste de commandant de la ville, et il semble que ce ne soit point là une sinécure. Mais ces fonctions sont nominales. Il en fut pourvu au moment de l'arrivée du commandant espagnol Santa Olalla, plus ancien de grade que le commandant Mangin, et, pour prévenir chez M. Santa Olalla l'envie de revendiquer cette ancienneté, le général Drude pria l'amiral Philibert de détacher à terre un officier de grade supérieur, qui, prenant le titre, éviterait ainsi les compétitions. Il fallait un homme de tact et de mesure, qui ne fût point poussé par le besoin de se distinguer, qui sût comprendre ce que l'on attendait de lui et s'y résigner, car il n'était aucunement question ni de dépouiller le commandant Mangin ni même de restreindre ses intelligentes initiatives. Le choix de l'amiral fut parfait : le commandant Lesquivit vint à terre.

Il s'y promène avec lenteur et mélancolie, inclinant vers le sol une petite tête perdue sous un vaste casque blanc, frappant les cailloux du bout ferré de la canne recourbée qui ne le quitte pas, les blanches jambes de son pantalon de toile constamment enfermées dans des guêtres de cuir ou dans des bandes molletières, bien qu'il ne fasse de courses ni à pied ni à cheval et que le temps soit uniformément beau. De la poche de sa veste émerge un carnet, qu'il tire parfois pour prendre sans hâte un croquis dans la cour du consulat ou à quelque coin de rue. D'une humeur toujours égale, il se montre avec chacun simple, affable et silencieux. Bien qu'il découvre peu son âme, il est aisé de discerner qu'un rêveur habite en lui, et qu'il porte sous son front quelque chose de l'esprit méditatif de la mystérieuse Armorique, sa patrie. Il est mince et osseux, et, avec son front saillant, ses yeux enfoncés et perçants, son nez aigu et la pointe dardée de son abondante barbiche, il figure assez bien, perché sur ses hautes jambes, quelqu'un de ces oiseaux de la mer qui, ayant traversé l'espace et porté au-dessus des nuages, en plein firmament, leur orgueilleuse domination, se reposent sur le rivage, et, dépaysés, inhabiles à la marche, considèrent avec mélancolie la terre insuffisante à contenir leur rêve.

M. Lesquivit est un officier des plus distingués. Mais tel que je le devine, il n'est pas un fanatique de l'autorité, et le délire du commandement ne le troublera jamais. J'imagine au contraire qu'à ces fragiles illusions de la vanité humaine, il préfère le délice des heures nocturnes où, à son poste sur la passerelle, plongé dans l'impénétrable immensité, il se grise de solitude et de silence, et, face à face avec soi-même, se confie éperdument des choses que l'on ignorera toujours.

Les accidents de la vie quotidienne sont pour lui des phénomènes sans lustre et sans conséquence. Aussi considère-t-il les hommes et les choses avec une indulgence toute pareille à de l'indifférence, et, l'ayant quelque peu pratiqué, j'en suis encore à entendre de sa bouche, sur qui que ce soit, un jugement qui serait défavorable, ou, pour mieux dire, un jugement tout simplement.

Ses rapports avec ses matelots, qui attestent une âme bienveillante et détachée, ne sont pas l'occasion de moindres surprises. S'il leur fait une observation, c'est sur le ton d'une admonestation paternelle, comme d'un homme qui n'y attache nulle importance et serait désolé que se frappât celui à qui il s'adresse. Des marins, qui font la cuisine, manquent un jour toute la suite du menu; quand on arrive, pour finir, à un plat d'aubergines, dont le maître coq, ignorant de ce

légume, a extrait la chair pour la remplacer par de la farce, soigneusement roulée dans la peau violette, le commandant Lesquivit, par exception, éclate, et il fait doucement: « Ce n'est pas mangeable ». Son ordonnance, qui sert à table, esquissant une défense de ses camarades, il riposte avec accommodement :

« Tu goûteras, tu verras bien », du ton dont vous répondriez à un convive qui ne serait pas d'accord avec vous sur la qualité d'un mets.

Un autre soir, on se querelle si fort à la cuisine, que le bruit couvre les conversations de la salle à manger. Les convives protestant, le commandant prie son ordonnance d'aller réclamer le silence. Cette requête est comme un signal, et les éclats redoublent. Le commandant n'en a cure, et, déjà replié sur soi-même, il songe. Mais la chose est à ce point comique, que quelqu'un, en riant, s'exclame:

- Eh! bien, ils ont bien l'air, vos matelots, de s'inquiéter de ce qu'on leur dit!... .

Alors le commandant, levant doucement les épaules, fait avec bonhomie :

- Que voulez-vous ? Ils sont comme ça dans la marine !....

*

* *

Le consul, M. Malpertuy, a fait ces jours-ci un progrès nouveau dans la reconquête de son domicile. Réinstallé, il avait repris ses aises et redonné à son cabinet de travail et à sa salle à manger leur aspect ancien. Ressaisi par ses chères habitudes, il était un homme heureux, mais il n'était que la moitié d'un homme heureux. Bien que son urbanité n'en dît rien, quelque chose l'incommodait encore dans ce logis, qui n'était sien qu'en partie: la présence des matelots signaleurs de M. Le Vay.

Depuis le 2 ou le 3 août, le mirador du consulat était transformé en poste de signaux. Du matin au soir, un timonier, tourné tantôt vers la *Gloire*, tantôt vers le camp, y agitait de grands bras allongés de petits drapeaux, car c'est ici que se faisait la liaison entre le général et l'amiral.

Matelots, timoniers et signaleurs ont fui, et M. Malpertuy respire. Le consulat est redevenu une maison propre, ordonnée et de bonne tenue, où triomphe la règle. On a gratté les traces de bougie, et un digne silence enveloppe le logis. Les commodités du service ont fait penser en effet que le poste de signaux serait mieux placé à la lisière du camp, en une maison abandonnée qui ressemble à une tour carrée de château fort, et qui est devenue le domaine du lieutenant de vaisseau Le Vay. Du temps où, tous deux hôtes de l'accueillant M. Malpertuy, ils vivaient ensemble au consulat, le commandant Lesquivit et le lieutenant de vaisseau Le Vay montraient, dans un contraste vigoureux, les images réunies de deux types antagonistes, et les deux races d'esprit entre lesquelles se partagent les hommes. Tous deux bretons, tous deux marins, rompus aux mêmes disciplines, dressés aux mêmes règles intellectuelles, savants de la même science, familiers des mêmes formes d'action, rien pourtant qui ne les sépare, et assurément il n'est pas une pensée de l'un dont l'expression ne surprenne la pensée de l'autre.

En celui-ci, la Bretagne mélancolique continue la rêverie solitaire qu'elle poursuit inlassablement à travers la vaste lande. Mais de l'ardente et passionnée Bretagne, qui gronde dans les clameurs de l'Océan sur les rocs, celui-là a toutes les flammes et tous les tumultes ! Coeur brave et chaud, prompt à s'enthousiasmer et à se livrer, tout ce qui est de l'action et de la vie est pour M. Le Vay une occasion d'allégresse. Ses grands yeux brûlants, qui ont la couleur du flot et vous

regardent honnêtement, semblent toujours possédés de quelque ambition de conquête, sa voix chaleureuse et rude s'enfle et éclate, ses gestes se multiplient, une ardeur joyeuse le soulève, et vous penseriez qu'il va ébranler le monde. Mais ce fils et ce petit-fils de marins et de corsaires a gardé une âme naïve et des ingénuités d'enfant, et on le devine spontanément jusque dans les entreprises où sa raison a le plus de part.

Jeune, le lieutenant de vaisseau Le Vay, si attachant par les séductions de sa personne morale, a cependant un passé. C'est lui qui, reprenant et complétant les anciennes explorations de Francis Garnier, a reconnu tout le Laos, remonté, le premier, le Mékong en canot à vapeur, pénétré en ami dans la vieille capitale, établi la carte du pays, enfin donné à la France cette vaste et belle contrée.

Il avait mis dix-huit mois à préparer son expédition; il lui en fallut autant pour l'accomplir, et il acheva cette oeuvre importante, comme il l'avait commencée, sans un acte de violence, sans un coup de fusil, sans laisser derrière lui une tache de sang.

- Je n'aime pas ça, le sang, fait-il simplement... Car si vous savez déjà que M. Le Vay est de coeur généreux, j'ai oublié de vous dire que ce militaire est, par surcroît, un sentimental.

Plus tard, il fut associé, derrière le général Dodds, à la campagne du Dahomey, et c'est là qu'il rencontra pour la première fois un jeune officier, intrépide et énergique, qui s'appelait le capitaine Drude. Plus tard encore, il fut envoyé en Chine et entra dans Tientsin, ravagée comme l'est Casablanca. Et le voici maintenant au Maroc, ayant pour fonction apparente de diriger le poste de signaux, mais réalisant, en fait, par son rôle dans l'état-major du général, la liaison nécessaire entre les troupes de terre et les troupes de mer, et attestant par sa présence l'harmonie qui n'a pas cessé d'unir ces soeurs jadis ennemies.

Par son intelligence, par son savoir, par son amour de la marine, par la flamme qui l'anime, évidemment promis à de hauts grades, M. Le Vay, pour l'instant, promène sa haute et mince silhouette, son teint halé, les deux pointes de sa barbe châtain, entre son château fort et la tente de l'état-major, et il attend les combats prochains où brillera, pour son propre orgueil, le talent de son chef et de son ami, le général Drude.